



## hyperinflation des sens images désordonnées de Berlin en 1923

*L'inflation est un phénomène de masse au sens le plus propre et le plus strict du mot. L'effet de perturbation qu'elle produit sur la population de pays entiers ne se limite pas au moment de l'inflation lui-même. On peut dire qu'en dehors des guerres et des révolutions nos civilisations modernes ne connaissent rien dont la portée puisse se comparer à celle des inflations. Les ébranlements qu'elles provoquent sont de nature si profonde que l'on préfère les dissimuler et les oublier.*

Elias Canetti, *Masse et puissance*, 1960

### exorde

*Le foisonnement et le tumulte, social, politique, artistique, de l'Allemagne des années 1920 sont tels qu'il est presque vain de vouloir en restituer l'atmosphère, les ambiances et les agitations multiples, ni même d'en donner une vue d'ensemble, sans risquer de répéter les clichés et les fantasmes que cette époque a produits. Dire de la période « de Weimar », et en particulier de l'année 1923, qu'elle fut exceptionnelle et chaotique, tragique et absurde, cynique et audacieuse, excessive en tout, correspond aux faits et, dans un même mouvement, participe à sa mythification.*

*Ce texte n'échappe pas à ce paradoxe. Notre démarche, en essayant de décrire en quoi, à Berlin, en 1923, le dérèglement économique et social n'a pas seulement été accompagné d'une paupérisation extrême, de révoltes politiques, mais également, à travers l'éclatement du cadre de l'ordre moral bourgeois, d'un dérèglement des sens, s'appuie tout autant sur des témoignages directs aussi rares qu'éloquents que sur des hypothèses et des intuitions. Ce texte oscille donc entre recherche historique et histoires, entre reconstitution et fiction. Ce n'est pas dans l'exhumation de sources inexploitées que réside l'éventuel intérêt de ces pages mais plutôt dans leur tentative, modeste, à travers le croisement de romans, d'autobiographies, d'articles de presse de l'époque, de correspondances, de journaux intimes, d'analyses et d'études historiques, de souligner et de lier des situations et des problématiques trop souvent séparées, dissociées, ou interprétées à l'aune de la barbarie nazie.*

*De par l'hétérogénéité de la période et les limites de ce travail, qui n'a pas de prétention « universitaire », nous avons choisi de proposer, plutôt qu'un texte linéaire, un ensemble de fragments accompagnés de rappels et de renvois historiques.*

Aucun peuple au monde n'a connu une expérience comparable à ce que fut celle des Allemands en 1923. Tous ont connu la guerre mondiale, la plupart d'entre eux ont connu des révolutions, des crises sociales, des grèves, des revers de fortune, des dévaluations. Mais aucun n'a connu l'exagération délirante et grotesque de tous ces phénomènes à la fois telle qu'elle eut lieu en Allemagne en 1923. Aucun n'a connu ces gigantesques et carnavalesques danses macabres, ces saturnales extravagantes et sans fin où se dévaluaient toutes les valeurs, et non seulement l'argent. Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand*, 1939

### dérèglement

Il est difficile de ne pas employer spontanément les termes de la folie pour décrire l'hyperinflation qui frappe l'Allemagne en 1923, tant son surgissement et la violence de ses effets, imprévus et soudains, apparaissent sur le moment, pour une large partie de la population, incompréhensibles et inexplicables. Cette année inflationniste vertigineuse, cette grande inflation qu'on affuble de l'« hyper » préfixe pour bien signifier qu'elle fut « au-delà » de toute prévision et de tout contrôle, au-delà de l'imaginable, au-delà de ce que les consciencieux économistes estiment raisonnable et rationnel, est vécue – et reste perçue – comme une bouffée délirante monétaire qui a fait vaciller l'ordre social allemand en profondeur.

Même si l'inflation en Allemagne ne cesse de croître depuis la première Guerre mondiale, tant que l'augmentation des salaires suit l'augmentation des prix, ses répercussions sociales ne sont pas significatives, et l'État et les grands groupes industriels peuvent continuer à jouer avec le feu. Au début de l'année 1923, soudainement, la crise inflationniste s'embrase. Elle devient incontrôlable, prenant une ampleur inédite. « Voilà que le mark perd la raison. »<sup>1</sup>

Les causes de l'inflation allemande et de son excroissance en hyperinflation sont multiples : elle s'explique notamment par l'ampleur du financement de l'effort de guerre et des difficultés économiques qui suivent l'après-guerre (pénuries, poids des réparations, etc.). Pour pallier à ces dépenses, l'État préfère pendant la guerre s'endetter (persuadé qu'il sortira victorieux de ce conflit qui ne doit durer que quelques semaines), et privilégie l'inflation et la création monétaire contre, par exemple, une augmentation des impôts pour les plus riches ou une politique qu'on appellerait aujourd'hui « d'austérité », de restrictions. Il faut par ailleurs pour l'État, à la fin de la guerre, contenir « à tout prix » les mécontentements et les tensions sociales, les mouvements nationalistes et révolutionnaires exacerbés en 1918-1919, non pas seulement par des politiques répressives mais également en tentant de maintenir un certain niveau de vie au sein de la population. Par ailleurs, les grands contracteurs de dettes que sont l'État et

à vos marks...

### chronologie inflationniste 1914-1923

Trois phases structurent l'inflation allemande : la Première Guerre mondiale ; du traité de Versailles à l'assassinat du ministre des Affaires étrangères Walther Rathenau ; de l'occupation de la Ruhr par les armées françaises et belges à l'introduction de la nouvelle monnaie.

#### 1914-1918

(cours du dollar, exprimé en mark : 4,19 – 7,40<sup>1</sup>)

La monnaie de la jeune nation allemande n'aura pas tenu un demi-siècle<sup>2</sup>. L'entrée en guerre met fin à la convertibilité du mark en or dès août 1914, et le *Goldmark* (mark-or) se voit remplacé par le *Papiermark* (mark-papier). Très vite, l'État allemand met en place une économie de guerre, à grand renfort de crédits généraux et d'emprunts de guerre contractés auprès de la population et, autant que le jeu des alliances le permet, à l'international. La propagande<sup>3</sup> justifie et encourage d'autant plus ces emprunts qu'elle prédit une victoire rapide et, conséquemment, des réparations et des annexions compensatoires. Pour soutenir les emprunts, les bourses sont fermées à partir du 1<sup>er</sup> août 1914, l'émission de nouveaux titres est interdite.

Décembre 1915 marque la stabilisation du front, l'intensification de la guerre des tranchées et donc la fin des scénarios de guerre à courte durée. Plutôt que de financer la guerre par les impôts, comme en Angleterre par exemple, les gouvernements demandent aux citoyens de faire preuve de patriotisme en changeant leurs pièces contenant des métaux nobles contre des billets dont la quantité d'impression commence à dangereusement augmenter (de 2,6 milliards en 1913 à 22,2 milliards en 1918). L'inflation est constante tout au long de la guerre.

L'indice des prix à la consommation est multiplié par trois entre 1914 et 1918. Même si le gouvernement, par un contrôle des prix sur certains biens de consommation, cherche à maîtriser l'escalade, les Allemands qui, en 1914, pensaient pouvoir vivre grâce à leurs économies doivent faire face en 1918 à une dévalorisation de leur épargne, de plus de la moitié.

En mars 1918, le gouvernement belliqueux peut lancer un huitième emprunt grâce aux avantageuses dispositions du traité de Brest-Litovsk si-

gné par la Russie révolutionnaire, pressée d'en finir avec ce conflit : c'est un indéniable gain territorial pour l'Allemagne (Pays Baltes, Pologne, Biélorussie). La victoire de l'Axe ne saurait tarder... Une percée sur le front de l'Ouest finit de convaincre les jusqu'au-boutistes. Mais dès le mois d'août, l'armée impériale n'avance plus. C'est même le reflux qui s'organise tant bien que mal.

En septembre 1918, le neuvième et dernier emprunt est lancé. Au final, l'ensemble des emprunts de guerre couvre 60% des coûts faramineux d'une guerre beaucoup plus longue que prévue et d'une ampleur inattendue. Les Allemands ont ainsi prêté une immense somme d'argent à un État qui ne pourra les rembourser qu'à la condition de sortir victorieux de cette guerre (en contraignant les éventuels vaincus à payer des réparations à la mesure des sommes dépensées).

Si la guerre épuise et broie les soldats, elle renforce en même temps leur détermination à vouloir en finir avec cet enfer, et par là même avec le monde qui l'a produit. Les impasses de plus en plus patentes du conflit, les désillusions quant à une éventuelle sortie victorieuse, sans compter les conditions de vie des soldats, le rationnement et la qualité toujours plus mauvaise de la nourriture, ne font qu'exacerber les tensions.

1. Moyenne mensuelle en mark pour les mois d'août 1914 et novembre 1918.

2. L'unification de l'Allemagne date du 18 janvier 1871, à la suite de la guerre Franco-Prusse.

3. On peut voir un film de propagande de mars 1917 dont le carton-titre indique : « Le rendement du sixième emprunt de guerre allemand donne à nos héros la force jusque la victoire. » Ce dessin animé produit pour les actualités Messter présente un soldat prenant dans un grand sac l'argent des emprunts comme de la semence et le répandre sur un champ d'où poussent bientôt usines, avions, sous-marins, navires de guerre et autres zeppelins. <[www.filmportal.de/video/der-ertrag-der-vi-deutschen-kriegsanleihe-gibt-unseren-helden-die-kraft-zum-siege](http://www.filmportal.de/video/der-ertrag-der-vi-deutschen-kriegsanleihe-gibt-unseren-helden-die-kraft-zum-siege)>

1. Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand. Souvenirs (1914-1933)*, Actes Sud, 2003 [*Geschichte eines Deutschen : Die Erinnerungen 1914-1933*, écrit en 1939, édité de manière posthume en 2000].

les grands groupes industriels tirent profit de l'inflation. En 1918, la dette de guerre de l'État allemand est évaluée à 154 milliards de marks, elle sera ramenée à la fin de l'hyperinflation à 15,4 pfennigs... Les grands industriels, quant à eux, empruntent pour racheter des milliers de petites entreprises en difficulté, augmentant leur puissance.

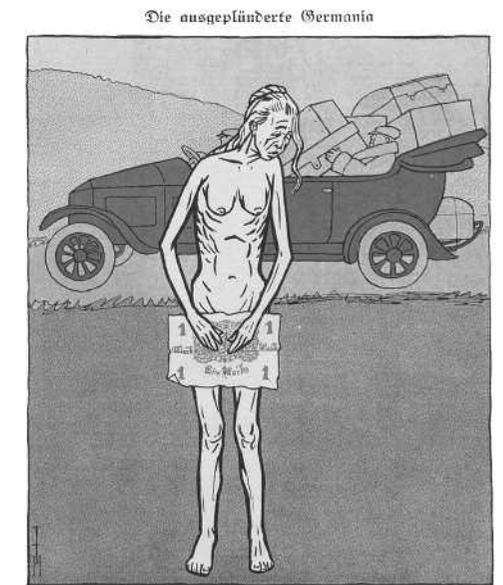
À partir de l'occupation de la Ruhr en janvier 1923 par les troupes belges et françaises, le cours du mark se met à chuter de jour en jour de manière vertigineuse. La hausse du niveau général des prix suit le même rythme effréné, prenant des proportions démesurées : « aux halles de Berlin, la livre de viande de bœuf coûtait en février 1923 3 400 marks, le 29 octobre, 56 milliards de marks, et le 5 novembre, 280 milliards de marks. On peut présenter les choses autrement : début octobre 1923, le prix d'un œuf était l'équivalent du prix de 30 millions d'œufs en 1913 ; il fallait 100 milliards de marks pour affranchir une lettre. »<sup>2</sup> La dépréciation du mark et le dérèglement des prix, et donc de l'économie toute entière du pays, s'accompagnent d'un dérèglement du rapport social au temps : « J'ai vécu des journées où il me fallait payer le matin cinquante mille marks pour un journal, et le soir cent mille ; celui qui devait changer de l'argent étranger répartissait les opérations de change entre les diverses heures du jour, car à quatre heures il recevait plusieurs fois ce qu'il aurait obtenu à trois heures, et à cinq heures, de nouveau, plusieurs fois ce qu'il aurait obtenu soixante minutes auparavant. »<sup>3</sup> On se presse pour rejoindre les files d'attente des magasins et dépenser au plus vite cet argent qui, en quelques heures, ne vaut plus rien, en particulier à partir du milieu de l'année 1923 où la situation devient inextricable.<sup>4</sup>

La valeur<sup>5</sup>, sans disparaître, est pulvérisée, fragmentée, renversée. Et avec elle, comme toute une littérature de fiction d'ailleurs, dans les années 1920, s'accorde à le représenter<sup>6</sup>, les valeurs sociales et morales traditionnelles : l'ordre social, reposant sur la confiance en l'État et sur les institutions du travail et de la famille, est radicalement remis en question, du « simple » fait de la dépréciation de cet artefact qui constitue néanmoins le ciment de l'unité sociale : la monnaie.

Ainsi, à l'occasion de la crise allemande, la monnaie apparaît-elle, non pas comme un instrument ou un voile, ni même une technologie de transaction, mais comme le cœur même des relations marchandes dont la perturbation affecte l'ensemble des rapports économiques et sociaux. [...] La monnaie est ce par quoi les acteurs économiques sont mis en relation les uns avec les autres ; elle est ce par quoi se construit le rapport de chacun au groupe tout entier. Sans elle, l'*homo œconomicus* est totalement désorienté dans un monde opaque et dangereux parce qu'il a perdu le lien à autrui. Pour cette raison, un monde marchand sans monnaie est un monde de violences déchaînées. L'Allemagne hyperinflationniste, par ses excès même, nous permet de l'observer sans fard : violences sociales, violences politiques, violences antisémites se conjuguent comme autant de symptômes de la

Alors qu'à partir du 29 septembre 1918 – date à laquelle le gouvernement demande un cessez-le-feu – la défaite semble inévitable, le 24 octobre, le général Ludendorff ordonne encore à la marine, secrètement, de lancer une grande offensive contre la flotte anglaise. Les matelots qui comprennent que cette « discrétion » relève d'une manœuvre impériale anti-parlementaire s'opposent à cet ordre et se mutinent le jour même, particulièrement à la base de Kiel où débute ce qu'on appellera la « Révolution de novembre ». <sup>4</sup> Dès lors, les mutineries prolifèrent sur tout le territoire. L'exemple de la révolution russe galvanise les révolutionnaires allemands. Des conseils de soldats et des conseils ouvriers<sup>5</sup> naissent bientôt sur tout le territoire. La République des conseils de Bavière, qui ne survivra pas un mois, est proclamée le 7 avril 1919. Marins et soldats dans les grands ports, démobilisés sur le chemin du retour, civils exaspérés (en particulier dans les grandes villes industrielles) : le nombre des déçus et des insatisfaits appelant à un changement radical est grand. Mais insuffisant : très vite, le gouvernement social-démocrate réprime ou laisse les corps-francs, ces milices para-militaires d'extrême droite très puissantes, écraser dans le sang les expériences communistes.<sup>6</sup>

L'exemple russe sert d'épouvantail pour justifier la répression. Et pour s'assurer de couper l'herbe sous le pied des communistes, la République de Weimar, qui avait été proclamée le 9 novembre 1918 – jour de l'abdication de l'empereur et des princes allemands – va chercher, à côté des mesures répressives, à retrouver et à maintenir la paix sociale. Il s'agit à la fois d'assurer un retour au travail aux milliers de soldats démobilisés, de continuer à payer les milliers de fonctionnaires pour faire tourner la machine, et de mettre en place d'ambitieux services sociaux promis par le gouvernement de coalition social-démocrate (projet d'assurance maladie et d'assurance chômage). Mais il s'agit d'une politique très coûteuse. Et à la dette publique qui est passée de quelques milliards en 1913 à 175 milliards de marks en 1919 s'ajoutent les réparations démesurées exigées par les vainqueurs. Après la fuite de l'empereur Guillaume II aux Pays-Bas, l'Empire laisse la République dans un marasme financier.



„Blau haben wir meine Güter bestohlen. Das eine einzige Drogenamt ist mir geblieben, um mich 'blau' zu bestehlen.“

*La Germanie détraquée*  
« Tout, mes fils m'ont tout pris pour trafiquer. Seul m'est resté un mark-papier en lambeaux, pour couvrir mon dépouillement. »  
Dessin : Thomas Theodor Heine, *Simplicissimus*, n° 4, 21 avril 1920, numéro « spécial profiteurs »

4. C'est aussi à partir de cet épisode que naîtra du côté nationaliste la légende du « coup de poignard dans le dos » prétendument infligé par les pleutres parlementaires à l'armée qui, si elle n'était prête à gagner la guerre, au moins aurait-elle pu placer l'Allemagne dans une meilleure position pour négocier une fin de conflit.

5. Les conseils ouvriers, assemblées organisées en pouvoir insurrectionnel, trouvent leur origine dans les expériences russes de 1905 puis de 1917. Les premiers conseils ouvriers et de soldats en Allemagne apparaissent précisément lors de l'insurrection de Kiel.

6. Cf. Sebastian Haffner, *Allemagne, 1918. Une révolution trahie*, Complexe, 2001 [1969]. Sur l'expérience bavaroise, Erich Mühsam, *La République des conseils de Bavière*, La Digitale/Spartacus, 1999 [rédigé en prison en 1920, édité en 1929]. Voir également de Denis Authier & Gilles Dauvé, *Ni parlement, ni syndicats : les conseils ouvriers !*, Les Nuits rouges, 2003.

2. Gilbert Merlio et Nicole Pelletier (dir.), *Les Allemands et l'Argent*, Presses Universitaires de Bordeaux, 1990.

3. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Albin Michel, 1948 [*Die Welt von Gestern*, 1942].

4. Pour rester dans les considérations temporelles, les économistes s'accordent aujourd'hui à penser que le mécanisme inflationniste en Allemagne réside autant dans l'augmentation disproportionnée de la masse monétaire que dans l'accélération de sa vitesse de circulation.

5. L'emploi ici du terme « valeur » est très prosaïque (dans le sens de la mesure des choses, le prix que valent les marchandises sur le marché). Il ne signifie pas que nous prenions parti pour l'une ou l'autre des approches économiques, des différentes théories de la valeur qui situent celle-ci substantiellement dans « la nature des choses ». Au contraire, nous avons tendance à penser, à l'instar de l'économiste André Orléan, que derrière cette construction socio-historique qu'est la valeur ce sont bien plutôt la monnaie et les échanges qui jouent un rôle central dans la société marchande. Lire à ce sujet l'essai d'André Orléan, *L'Empire de la valeur*, Le Seuil, 2011.

6. Cf. Nicole Pelletier, « L'inflation de 1923 et la littérature allemande », in *Les Allemands et l'Argent*, op. cit. Et aussi Juni. *Magazin für Literatur und Kultur*, n° 47/48, « Erzählte Wirtschaftssachen Ökonomie und Ökonomisierung in Literatur und Film der Weimarer Republik », édité par Gregor Ackermann, Walter Delabar et Michael Grisko, Aisthesis, 2013 (en particulier l'article d'Ann-Cathrin Oelkers, « Was jetzt auf beiden Seiten geschieht, ist so falsch wie möglich. Die außenpolitisch-ökonomische Doppelkrise von 1923 im Urteil Heinrich und Thomas Manns »).

crise globale du groupe et du rapport à autrui. S'il en est ainsi, c'est parce que la crise monétaire est crise de souveraineté. Les deux processus ne peuvent être dissociés. Ce sont les deux faces d'une même réalité. On est ici aux antipodes de l'idée de neutralité monétaire : la monnaie a pour enjeu rien de moins que l'unité politique allemande, c'est-à-dire l'existence même de l'Allemagne.<sup>7</sup>

### *banqueroutes et profits, perdants et gagnants*

La misère frappe non seulement les classes les plus pauvres mais également la classe moyenne et une grande partie de la bourgeoisie qui se voit soudainement ruinée. La bourgeoisie « intellectuelle » est particulièrement et violemment frappée par le déclassement. Cette déchéance sociale (plus encore que l'ascension sociale fulgurante), qui s'accompagne d'un sentiment de honte profond au sein de la population allemande<sup>8</sup>, est d'ailleurs un motif récurrent dans les films de l'époque (*La Rue sans joie*, *Le Dernier Homme*, etc.)<sup>9</sup>. La monnaie allemande, ayant perdu toute valeur, seuls ceux possédant des devises, spéculant ou ayant à leur disposition des marchandises à échanger peuvent s'en sortir, dans un système chaotique où l'on voit réapparaître le troc. L'inflation monétaire anéantit les capitaux et les épargnes allemands avec une rapidité insensée. Au rythme de l'inflation, augmentent les suicides, les cas de folie, la mendicité, la prostitution, qui touchent tous les milieux sociaux. Les réseaux mafieux, les trafics, le marché noir s'amplifient également.

Les emplois les moins biens rémunérés (saisonniers, domesticités, ouvriers) perdent, proportionnellement, moins que les fonctionnaires de haut rang qui voient disparaître deux tiers de leur pouvoir d'achat de 1913, contre un quart seulement pour les fonctionnaires de rang inférieur. Même si les retraites ou les loyers sont révisés de temps en temps, la lenteur des ajustements des pensions et le strict encadrement des loyers réduisent particulièrement le pouvoir d'achat de ceux qui en dépendent. Le pauvre peut désormais partager – c'est là peut-être sa seule revanche – avec le haut fonctionnaire, l'avocat, le médecin ou le professeur d'université cette sensation primaire de la faim. L'activité quotidienne des perdants de l'inflation se concentre en effet sur la possibilité d'un repas : au paroxysme de l'inflation, plus de 90 % du budget familial est consacré à la nourriture.

Au cours de 1923, la famine prend de l'ampleur. Les vols, les pillages dans les campagnes deviennent fréquents. La famine est telle qu'à Berlin notamment, en novembre 1923, éclatent des émeutes de la faim – rappelant les émeutes massives qui surviennent en Autriche en 1921 pour les mêmes raisons<sup>10</sup> – après que la livre de pain ait atteint les 80 milliards de marks ; des boulangeries et des épiceries sont prises d'assaut.<sup>11</sup>

Cette crise inflationniste se situe « au-delà » des crises économiques traditionnelles. On n'assiste pas tant à une augmentation massive du chômage qu'à un discrédit progressif du travail, cette activité fondamentale

### *1919-1922 (cours du dollar : 14,01 – 493,22<sup>7</sup>)*

Après l'armistice du 11 novembre 1918 mettant fin à la guerre, le traité de Versailles entérine la défaite allemande le 28 juin 1919. Ce traité est très critiqué, notamment par certains observateurs directs des négociations, tels que l'économiste John Maynard Keynes.<sup>8</sup> L'Angleterre et la France se sont grandement endettés auprès des États-Unis. Le remboursement de cette dette justifie les réparations exorbitantes exigées à l'Allemagne. Le montant des réparations est l'objet d'âpres négociations. Après la perte de son empire colonial, des pertes territoriales importantes sur le continent, la perte de ses brevets industriels et de sa flotte (minant gravement ses capacités à l'exportation), l'Allemagne voit finalement en avril 1921 le montant des réparations fixé à 132 milliards de Goldmarks<sup>9</sup> (contre les 269 milliards annoncés en 1920). La question des réparations, qui est tout autant un problème de politique intérieure que de politique extérieure, fait et défait les gouvernements allemands. Pour autant, l'Allemagne maintient son refus de payer l'intégralité des sommes exigées par les vainqueurs.

Malgré la défaite et la violence de la répression exercée contre les mouvements révolutionnaires, le soulagement de voir la guerre enfin terminée s'installe dans la population. D'ailleurs le quotidien s'améliore, tant du point de vue matériel que du point de vue des libertés publiques. Après l'annonce de l'armistice, au milieu du tumulte révolutionnaire et de l'instabilité politique, on observe dans certaines villes, comme à Berlin, des ambiances de fête.<sup>10</sup> Dès janvier 1919, l'interdiction de danser instaurée avec le déclenchement de la guerre est levée, la presse redevient libre, et la République accorde enfin aux femmes le droit de vote, revendiqué dès avant guerre par les mouvements féministes.

Après une courte phase de stabilité durant le printemps et l'été 1920, les gouvernements successifs décident de faire marcher la planche à billets pour faire face à l'endettement faramineux de l'État. L'inflation profite en partie à l'économie allemande qui, grâce notamment à ses exportations, parvient à redevenir compétitive, se plaçant derrière celle des États-Unis. Outils de re-

lance de l'économie, les crédits ne sont pas indexés sur l'inflation. Ils permettent aux entreprises d'emprunter auprès de l'État des sommes importantes qu'elles n'auront aucune difficulté à rembourser quelques mois plus tard. Cette croissance économique combinée à des mesures d'aide au retour au travail pour les soldats démobilisés crée en Allemagne une situation proche du plein emploi (2 % de chômage en 1921). Alors que la France et la Grande Bretagne, elles aussi touchées, dans l'immédiat après-guerre, par l'inflation – mais dans une moindre mesure – doivent faire face à la récession, l'Allemagne, grâce à ses exportations et à une devise faible, se retrouve dans une situation économique, en apparence, plus stable.

Pour autant, certaines catégories de la population subissent plus que d'autres les effets néfastes de l'inflation, en particulier les vétérans de la Première Guerre mondiale dont les maigres pensions ne suivent pas l'augmentation des prix. L'agitation des divers groupes nationalistes, les idéologies revanchardes qui ont comme invariants l'antirépublicanisme, l'anticommunisme et l'antisémitisme, entretiennent un climat social tendu et violent. La présence de nombreux Juifs parmi les personnalités de la République des conseils de Bavière (Kurt Eisner, Eugen Leviné, Max Levien, Ernst Toller, Erich Mühsam, Gustav Landauer, etc.) ne fait qu'enflammer l'antisémitisme structurel déjà présent.

7. Moyenne mensuelle en mark pour le mois de juin 1919 et ceux de juin-juillet 1922.

8. John Maynard Keynes. *Les Conséquences économiques de la paix*, 1919 [1920 pour la traduction parue dans *La Nouvelle Revue française*]. Voir aussi les critiques du monarchiste Jacques Bainville, *Les Conséquences politiques de la paix*, Fayard, 1920. Si Keynes dénonce le risque que fait peser sur le destin de l'Europe un affaiblissement économique trop important de l'Allemagne ainsi que sa mise au ban au niveau international, Bainville au contraire reproche au Traité de maintenir l'Allemagne aussi puissante territorialement, démographiquement et politiquement...

9. Les Alliés ne veulent bien sûr pas être payés en Papiermark dont ils suivent la dévaluation avec attention et choisissent donc de chiffrer le montant en Goldmark, indexé sur l'or jusqu'en 1914. Les réparations seront payées en équivalent du montant en Goldmark, c'est-à-dire en or, en charbon, en devises étrangères, etc.

10. Cf. les souvenirs de George Grosz, *Un Petit Oui et un grand Non. Sa vie racontée par lui-même*, Jacqueline Chambon, 1990 [Ein kleines Ja und ein großes Nein. Sein Leben von ihm selbst erzählt, 1955].

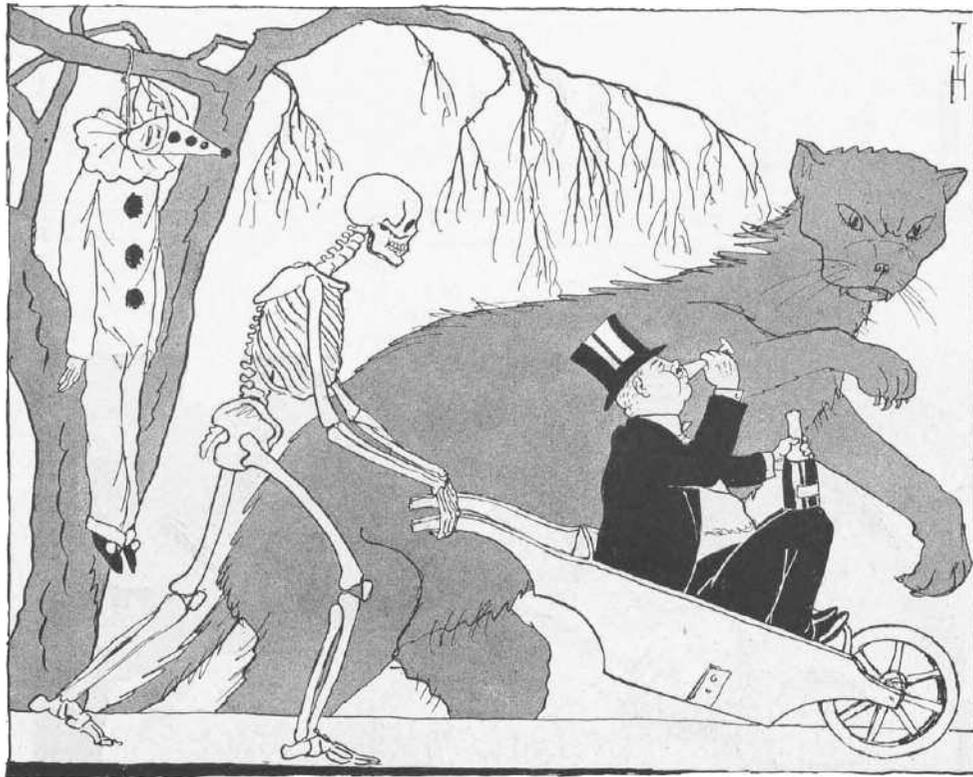
7. André Orléan, « Crise de souveraineté et crise monétaire : l'hyperinflation allemande des années 1920 », dans Bruno Théret, *La Monnaie révélée par ses crises*, éditions de l'EPHESS, 2007. Cette analyse fut développée pour la première fois dans le livre de Michel Aglietta et André Orléan, *La Violence de la monnaie*, PUF, 1982, et réactualisée dans *La Monnaie. Entre violence et confiance*, Odile Jacob, 2006.

8. Sur la prégnance et les effets de la honte de la défaite et du déclassement dans la culture de l'entre-deux-guerres, cf. Helmut Lethen, *Verhaltenslehren der Kälte. Lebensversuche zwischen den Kriegen*, Suhrkamp, 1994.

9. Dans *La Rue sans joie* de Georg Wilhelm Pabst (1925), c'est une jeune fille de famille modeste qui doit se prostituer pour un morceau de viande. Dans *Le Dernier Homme*, film expressionniste de Friedrich Wilhelm Murnau (1924), c'est le portier d'un grand hôtel qui, vieillissant et donc incapable de suivre le rythme fou des temps nouveaux, se retrouve dégradé au poste de préposé aux toilettes.

10. L'Autriche connut une importante crise inflationniste en 1921, mais dans une moindre mesure tout de même que l'Allemagne, deux ans plus tard. Cf. *Le Monde d'hier* de Zweig (*op. cit.*), l'écrivain autrichien ayant été un témoin direct des deux crises (sa famille fut sévèrement touchée par la crise autrichienne).

11. Cf. Wolfgang Ribbe, « Naissance du grand Berlin », dans Lionel Richard (dir.), *Avant l'apocalypse. Berlin 1919-1933*, Autrement, 2013.



Du glaubst zu schieben und du wirst geschoben.

Carnaval 1923  
« Tu crois pousser et tu es poussé »  
Dessin: Thomas Theodor Heine,  
*Simplicissimus*, n° 42, 17 janvier 1923

du capitalisme et de la morale bourgeoise. Le travail est devenu, dans une certaine mesure, une activité dérisoire. À partir du milieu de l'année 1923, travailler ne sert quasiment plus à rien étant donné que le salaire reçu un jour ne vaut plus rien le jour suivant. Seules quelques activités économiques traditionnelles (en particulier dans l'agriculture<sup>12</sup>) ou illégales (les trafics) permettent encore de s'enrichir de manière conséquente. Erich Maria Remarque, dans son vaste roman sur l'inflation de 1923, *L'Obélisque noire*<sup>13</sup>, donne quant à lui un exemple plus modeste mais assez courant d'ascension sociale avec le personnage de Gerda, fille pauvre qui, de prostituée et de petite amie d'un employé d'une entreprise de monuments funéraires, devient la protégée du restaurateur du coin et danseuse-chanteuse dans son établissement.

Devant la dépréciation du travail, la spéculation, qui n'est pas jusqu'alors une pratique fort répandue dans la population – si ce n'est déconsidérée et mal vue, si l'on s'en tient aux codes moraux de la bonne société allemande (cette défiance participe d'ailleurs en partie à la ruine de celle-ci) – devient une activité florissante pour certains, permettant notamment à des citoyens<sup>14</sup> opportunistes et de grands propriétaires dont le pragmatisme rivalise surtout avec le cynisme – ce qui, au sein du capitalisme, est

l'un des artisans d'une solution diplomatique à la crise des réparations, l'industriel et ministre des Affaires étrangères Walther Rathenau est assassiné par un militant d'extrême droite le 24 juin 1922 après avoir été accusé de faire de la « politique d'exécution » (*Erfüllungspolitik*).<sup>11</sup> Calomnié en permanence par la presse nationaliste, Rathenau n'est pas le premier politicien, ni le premier politicien juif, à mourir dans ce climat où plus grand chose n'empêche le passage à l'acte. Un mois à peine après cet assassinat, la liberté de la presse et de l'édition garantie par la constitution de Weimar est restreinte.<sup>12</sup> Mais l'application de cette restriction est très partielle : si les publications révolutionnaires ou proto-révolutionnaires sont systématiquement censurées, les romans de guerre et autre « *Freikorpsromane* » (exaltant les corps-francs) peuvent librement continuer à célébrer la violence fasciste.<sup>13</sup> L'agitation nationaliste, le poids du camp réactionnaire, ainsi que l'échec relatif des négociations sur les réparations alimentent encore davantage la fièvre inflationniste.

1923

(cours du dollar: 1134 – 2500 000 000 000<sup>14</sup>)

La question des réparations et du retard pris dans leur règlement continue de s'aggraver et fragilise les gouvernements qui se succèdent. La demande de moratoire sur le paiement proposé en juillet 1922 par l'État allemand reste lettre morte, tandis que Poincaré, de son côté, réclame des garanties tangibles.<sup>15</sup> En politique intérieure, l'interdiction de l'échange de devises étrangères sur le sol allemand est une démonstration parmi d'autres du volontarisme de façade du gouvernement pour maîtriser l'inflation : on ne se gêne pas, parallèlement, à flatter les sentiments nationalistes en dénonçant les touristes de l'inflation, ces « barbares » armés de dollars et de francs suisses, venus consommer sans retenue et « piller » les richesses de l'Allemagne.<sup>16</sup>

Pour ne pas laisser entendre qu'on pourrait « profiter » de l'inflation, les politiciens surenchérisent avec des mesures aussi dérisoires qu'ostentatoires, telle que la fameuse proposition de loi du Ministre-Président de Bavière contre le « crime de glotonnerie » : qui « a l'habitude de s'adonner aux plaisirs de la table à un degré à même de produire du mécontentement au vu de la condition de détresse de la population » pourra être arrêté et puni d'emprisonnement et/ou d'une amende. En cas de récidive, la contravention doublera et le gloton risquera jusqu'à cinq années de prison et la privation de ses droits civiques. Tous ceux qui favorisent par leur service la glotonnerie peuvent également être poursuivis tandis que les étrangers s'y adonnant seront expulsés du territoire. Cette loi n'est certes pas promulguée mais elle est révélatrice des effets d'annonce pratiqués par les politiciens soucieux de leur réélection.

Le 26 décembre 1922, la Commission interalliée des Réparations constate que l'Allemagne n'a pas honoré ses traites. Malgré les nombreuses réserves internationales à l'encontre d'un tel projet, en particulier de la part de l'Angleterre et des États-Unis, la France et la Belgique envahissent et occupent militairement la Ruhr, véritable poumon industriel de l'Allemagne, le 11 janvier 1923. Ces deux pays frontaliers comptent ainsi forcer le paiement des réparations en préemptant directement la production de charbon, matière

12. La valeur des produits des agriculteurs devenait tout aussi extravagante que le besoin de leurs produits était indispensable. De plus, durant cette période, les pouvoirs publics autorisèrent les agriculteurs à emprunter à des taux relativement bas, ce qui leur permit de développer leur activité en agrandissant et en modernisant leurs exploitations.

13. *Der schwarze Obelisk. Geschichte einer verspäteten Jugend*, 1956 [Gallimard, coll. Folio, 2010].

14. L'activité spéculative quotidienne, pour des questions d'accessibilité, s'exerçait principalement dans les grandes villes où, en 1923, l'on observe une multiplication du nombre de banques, en particulier à Berlin.

11. La « politique d'exécution » est une stratégie consistant à remplir au mieux les demandes de réparations des Alliés afin que ceux-ci se rendent à l'évidence qu'il est impossible, dans la pratique, de les respecter dans leur intégralité. Et, partant de ce constat, cette stratégie espère conduire à une reconsidération du montant des réparations.

12. La « Loi de protection de la République » (*Republik-schutzgesetz*, RGBl. 1922 I, S. 585–590) du 21 juillet 1922 a pour but d'interdire ou de neutraliser les organisations antirépublicaines et monarchistes. Elle interdit aussi la glorification du meurtre ou l'appel au meurtre, de même que la critique de la République et des membres du gouvernement. Cf. Klaus Petersen, *Zensur in der Weimarer Republik*, Metzler, 1995.

13. Klaus Theweleit est l'auteur d'une magistrale étude sur cette littérature : *Männerphantasi*, Piper, 2003. Le plus célèbre des romans de ce genre est sans doute, bien que tardif, *Les Réprouvés* d'Ernst von Salomon, Omnica, 2001 [*Die Geächteten*, 1930].

14. Moyenne mensuelle du taux de change en mark pour le mois d'août 1922 et taux du 15 novembre 1923.

15. C'est-à-dire des garanties sous forme de cession aux Alliés des forêts et mines de l'Allemagne de l'Ouest, ainsi qu'une part majoritaire dans les entreprises chimiques allemandes.

16. Les reportages d'Ernest Hemingway dans *The Toronto Star Weekly* laissent entrevoir ce que des touristes plus fortunés que lui pouvaient s'offrir, publiés dans *En ligne. Choix d'articles et de dépêches de quarante années*, Gallimard, 1995.

pléonastique – de s’enrichir. Alors que la vieille bourgeoisie, en particulier intellectuelle, n’a pas su anticiper ce mouvement qui la mène au paupérisme et au déclasserment, on voit émerger une nouvelle classe, hétéroclite, composée à la fois de parvenus, jeunes millionnaires d’un jour, de banquiers et d’industriels aux fortunes exorbitantes.<sup>15</sup>

L’économiste Moritz Julius Bonn résume ainsi le « secret » du jeu inflationniste qui distingue les gagnants des perdants : « toujours être une minute en avance sur l’augmentation d’un prix, échanger immédiatement une somme en liquide contre des biens ou des devises étrangères ; emprunter autant d’argent que possible pour l’investir dans des actifs tangibles, et payer ce crédit sur une échéance à long terme pour que la somme originale ait perdue toute sa valeur au moment du remboursement. »<sup>16</sup>

La figure emblématique du gagnant est sans conteste Hugo Stinnes. Grand industriel dont l’empire, bien avant 1914, s’étend des mines à l’industrie lourde en passant par les centrales électriques et le fret, il sait profiter de la guerre et surtout de l’inflation pour développer sa stratégie de concentration verticale et devenir celui que d’aucuns en Allemagne, mais aussi de l’autre côté de l’Atlantique par la voix notamment du *Times*, considèrent alors comme « le nouveau chancelier ». Avec le soutien de l’État et de la Reichsbank, il emprunte durant les années inflationnistes des sommes gigantesques, qu’il n’a aucune difficulté, en raison de la dépréciation de la monnaie, à rembourser quelques semaines plus tard. Contrôlant une grande partie de l’économie nationale, Hugo Stinnes siège au conseil d’administration de presque toutes les grandes entreprises allemandes et possède en 1924, l’année de sa mort, plus de 7000 sociétés et usines. Surnommé post-mortem « roi de l’inflation », il est, tout comme son ami Walther Rathenau (également grand industriel, assassiné en 1922), la cible de la haine de l’extrême gauche comme de la droite revancharde. La figure de Stinnes cristallise les fantasmes et nourrit les fictions, telle la nouvelle *Kobes* d’Heinrich Mann (1923, illustrée par George Grosz<sup>17</sup>), ou encore *Mabuse*<sup>18</sup>, personnage récurrent de films de Fritz Lang.

Au contraire du bon joueur qui sait s’arrêter à temps, Hugo Stinnes crée un empire démesuré qui, à sa mort en 1924, au moment de la stabilisation économique, s’effondre de lui-même (ses héritiers se retrouvant dans l’incapacité de rembourser tous ses emprunts). Les autres, les petits joueurs qui misent à la bourse comme on mise au poker, s’enrichissent démesurément mais pour une courte durée. Signalons que l’emploi de l’image du jeu pour qualifier l’enrichissement à cette époque n’a plus rien de métaphorique ni d’anecdotique. Durant l’hyperinflation, à Berlin, les tripots et autres clubs de jeu clandestins, dans les arrière-salles des cabarets et des boîtes, ou dans des appartements loués pour l’occasion, prolifèrent. « Il existe à cette époque autant de clubs de jeu que de grains de sable dans la mer ; de même qu’il y a partout de l’héroïne et de la neige, des danses de nuit, du champagne français et des cigarettes américaines, de même que sévissent la grippe, la faim, le désespoir, la prostitution, le crime. »<sup>19</sup>

essentielle, à l’époque, au fonctionnement de toute industrie. Le Reichstag réagit en appelant à la « résistance passive » : les cheminots refusent d’acheminer les trains de charbon réquisitionnés vers la France et l’État allemand prend en charge le salaire de deux millions de travailleurs grévistes.<sup>17</sup> Dès avril, un budget rectificatif pour l’année courante est adopté avec une augmentation de 4,5 milliards de marks pour financer à la fois la « résistance passive » et les importations de matières premières (pour compenser les pertes engendrées par l’occupation de la Ruhr). Pour ce faire, l’État augmente encore la quantité de monnaie en circulation. Le mark s’effondre. Les avantages d’une monnaie faible qui rendait l’Allemagne compétitive pour l’export et la laissait approcher du plein emploi s’inversent. Le chômage bondit de 2% à 23%. L’inflation se transforme en hyperinflation.

L’occupation de la Ruhr attise le nationalisme. Et la présence de soldats noirs parmi les forces d’occupation françaises et belges est du pain béni pour la propagande raciste des différentes milices et formations d’extrême droite. Dans ce contexte de crise sociale exacerbée par l’hyperinflation, les antagonismes politiques s’accroissent aux extrêmes. Les affrontements directs et armés dans la rue entre militants d’extrême gauche et d’extrême droite sont fréquents, de plus en plus importants et toujours plus sanglants. Les tentatives de soulèvements et de coups d’État prolifèrent en 1922 et 1923, du fait tant de nationalistes que de révolutionnaires communistes, en Saxe, à Hambourg et en Bavière.

Les manques induits par l’occupation de la Ruhr et la récession économique provoquent une famine à partir de l’été 1923. Des émeutes de la faim éclatent régulièrement, de Leipzig à Berlin en passant par Wiesbaden. L’accélération de la chute du mark est telle qu’elle devient littéralement inconcevable : le 6 septembre, le dollar vaut 9,7 millions de marks, le lendemain 53 millions, le 13 septembre 92,4 millions ; le 1<sup>er</sup> octobre, le dollar vaut 242 millions de marks, le 8, 838 millions. La France rejette l’offre allemande de normalisation de la situation dans la Ruhr et, le 10 octobre, le mark s’effondre au taux de 2,9 milliards pour un dollar. Tandis que le gouvernement examine plusieurs pistes pour mettre en place une réforme financière, un plan de licen-

ciements de 1,5 millions de fonctionnaires est annoncé. Fin octobre, le dollar vaut 25 milliards de marks.

Le plan de sauvetage élaboré d’après les travaux de commissions concurrentes entre en action le 16 novembre (une semaine après la tentative de putsch d’Hitler à Munich). Ce plan introduit, entre autres mesures, une nouvelle monnaie, le Rentenmark, au taux de un Rentenmark pour un billion de Papiermark.<sup>18</sup> L’impression du Papiermark est stoppée. La fin de l’inflation est ainsi enclenchée.

L’entrée en vigueur, avec le Rentenmark, d’une monnaie stable n’est pas, pour beaucoup d’Allemands, sans perte ni fracas. L’argent se fait rare, les prix continuent de grimper pendant les premiers mois de l’année 1924. Mais la relative stabilisation de l’économie est vécue, en comparaison avec le traumatisme hyperinflationniste, comme un véritable soulagement.<sup>19</sup>

17. La « résistance passive » entraîne des expulsions hors de la Ruhr par les autorités françaises et belges d’environ 150000 personnes (cheminots, ouvriers, etc., et leurs familles) qui, quel que soit leur âge, sont assurés par l’État allemand de percevoir une retraite jusqu’à la fin de leur vie. Mais à côté de la résistance passive, des conflits très durs opposent la population locale aux occupants, provoquant des centaines de morts. La résistance passive prend fin en septembre 1923. L’Angleterre ayant réclamé en juin 1923 le retrait des Français de la Ruhr, invitant le Reichstag, plongé dans une crise économique et politique sans précédent, à discuter de la pertinence de la politique de « résistance passive ». Néanmoins, l’occupation de la Ruhr dure jusqu’août 1925.

18. Comme le Rentenmark n’est qu’une monnaie temporaire, et au sens strict du terme, même pas un moyen d’échange légal, le Papiermark continue d’être échangé dans les bourses étrangères. Le 1<sup>er</sup> décembre 1923, sa valeur a ainsi chuté à 6,7 billions pour un dollar avant de se stabiliser dès le 3 décembre à 4,2 billions.

19. Sur l’histoire de l’hyperinflation, voir notamment les études de Frederick Taylor, *The Downfall of Money: Germany’s Hyperinflation and the Destruction of the Middle Class*, Bloomsbury Press, 2013 ; Gerald D. Feldman, *The Great Disorder: Politics, Economics, and Society in the German Inflation, 1914-1924*, Oxford University Press, 1993 ; Adam Ferguson, *When Money Dies: The Nightmare of Deficit Spending, Devaluation, and Hyperinflation in Weimar Germany*, 1975 [réédition Old Street Publishing, 2010].

15. Dans son étude sur la mobilité sociale à Berlin, Ruth Federspiel montre toutefois que les exemples de fortunes soudaines et d’ascensions sociales vertigineuses pendant l’hyperinflation sont, aussi spectaculaires soient-elles, des épiphénomènes à l’échelle du pays. Ruth Federspiel, *Soziale Mobilität im Berlin des zwanzigsten Jahrhunderts. Frauen und Männer in Berlin-Neukölln: 1905-1957*, Gruyter, 1999.

16. Moritz Julius Bonn, *La Destinée du capitalisme allemand*, Dalloz, 1932 [*Das Schicksal des deutschen Kapitalismus*, 1926].

17. Les dessins, peintures et autres œuvres visuelles citées dans le présent texte sont reproduites sur le site internet de la revue : <quoique.net>.

18. Ce super-brigand, homme aux mille visages, apparaît pour la première fois en 1922 dans *Docteur Mabuse / Mabuse le joueur*, film en deux parties adapté du roman de Norbert Jacques. Médecin psychanalyste, Mabuse y mène une double vie à la tête d’une organisation mafieuse avec des ramifications dans la police, véritable État dans l’État. Joueur, hypnotiseur, il manipule les cours de la bourse, il spéculé sur les devises. Amoral, c’est l’incarnation du profiteuse cynique avant la lettre. Fritz Lang réalisera en 1933 *Le Testament du docteur Mabuse*, puis en 1960 *Le Diabolique docteur Mabuse*.

19. Hans Fallada, *Loup parmi les loups*, Albin Michel, 1939 et 1941 en deux tomes [*Wolf unter Wölfen*, 1937].

Pour les gagnants d'un jour, joueurs et spéculateurs, le temps de la richesse, littéralement, est compté. Il faut se dépêcher de dépenser. Or deux choix s'offrent à eux, dans la mesure où leur est interdit l'achat de devises étrangères : ou dépenser l'argent dans des biens de valeurs stables (objets d'arts, bijoux, etc.) ou dépenser de manière frénétique, dans le jeu, les fêtes et les plaisirs.

### *jeunesse et décadence*

Ces « fêtes extravagantes »<sup>20</sup>, une partie de la jeunesse déclassée des grandes villes s'y adonne, comme pour embrasser le plus intensément possible un présent détraqué, et assister, avec ivresse, à l'effondrement du « monde d'hier ». Klaus Mann écrit, sarcastiquement, à propos de cette jeunesse qui est aussi la sienne (il a dix-sept ans en 1923) : « Le dollar monte. Laissons-nous tomber. Pourquoi serions-nous plus stables que notre monnaie ? Le mark allemand danse, nous dansons avec lui. »<sup>21</sup>

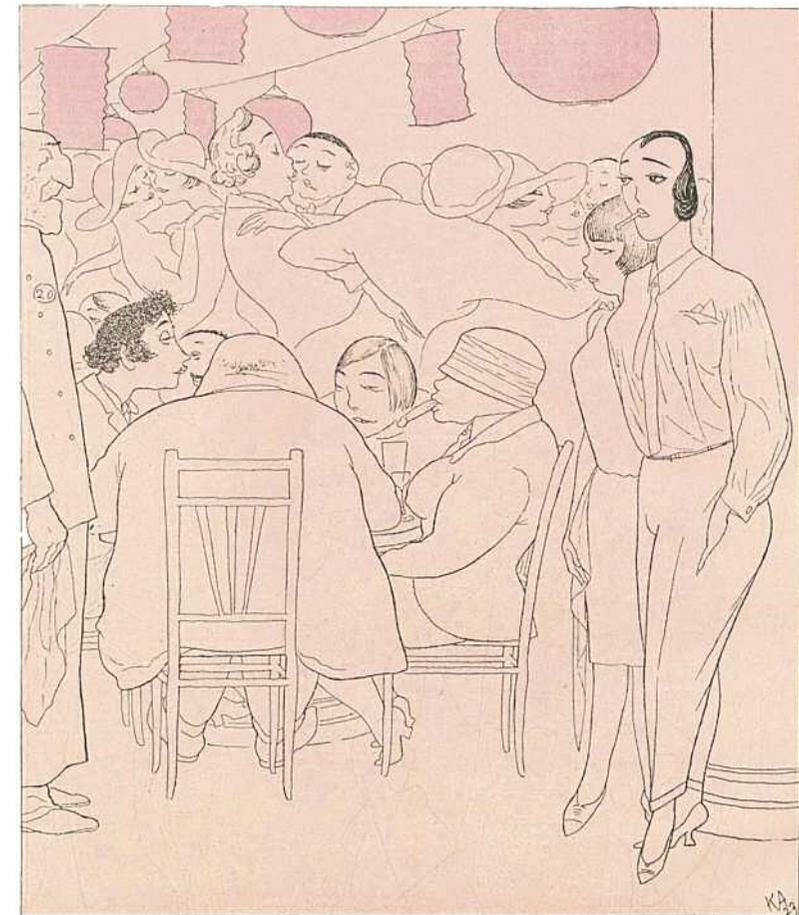
Cette époque singulière ne manque pas de contradictions : si la majorité de la population s'appauvrit, si l'agitation révolutionnaire est à son comble – on assiste en 1923 aux derniers grands sursauts du mouvement révolutionnaire allemand depuis la fin de la guerre –, que la société allemande se disloque sous l'effet du dérèglement complet de l'économie, pour une partie de la jeunesse métropolitaine, particulièrement celle issue des classes moyennes et bourgeoises, cette période prend des allures de fêtes exubérantes et transgressives, de carnivals licencieux, de parades dévergondées et amoureuses. Au cœur de Berlin, on voit fleurir les bars, les boîtes de nuit, les cabarets, les salles de jeux. Eros se met à danser sur les corps convulsés de Mammon.

C'est un aspect assez méconnu de cette période, qui peut apparaître anecdotique, peut-être circonscrit à certains quartiers de Berlin, et dont il est encore difficile aujourd'hui de démêler le vrai du faux, la réalité du fantasme. Dans ses souvenirs, Sebastian Haffner, fils d'un haut fonctionnaire prussien, fait une évocation éloquente de cette période où l'étonnement et l'incompréhension disputent aux regrets d'avoir été trop jeune pour participer à ce qui lui est apparu comme des moments d'ivresse et de folie, libérés des carcans, des convenances sociales. Haffner relie directement l'activité spéculative et l'enrichissement de certains de ces jeunes, dont une partie était issue de cette bourgeoisie allemande déclassée – qui privilégie les valeurs de l'effort, de l'obéissance, du respect des règles et des traditions – à cette ambiance de fête, cette libération des mœurs, cette subite érotisation de la vie. Cet enrichissement soudain, aussi démesuré que fugace, dans une ambiance quasi-apocalyptique, est un facteur déclencheur de cette explosion festive, de cette exultation des corps, de cette fièvre. Dans un monde qui s'effondre, où la prestance bourgeoise se fissure de toute part, il ne reste à cette jeunesse que le plaisir et la jouissance immédiate, et l'invention de nouveaux codes sociaux (moraux, vestimentaires, esthétiques, etc.) :

20. Sebastian Haffner, *op. cit.*

21. Klaus Mann, *Le Tournant. Histoire d'une vie*, Actes sud, coll. Babel, 2008 [*The Turning Point. Thirty-five years in this Century*, 1942].

### Berliner Bilder XXI. Schwul



„Ja, glaube, der Schwul ist gar nich' pervers.“

Images berlinoises XXI - Pédé  
« J'crois que c'cochon a rien d'pervers »  
Dessin : Karl Arnold, *Simplicissimus*,  
n° 28, 30 juillet 1923

Voici que d'un seul coup l'argent se trouvait aux mains des jeunes et non plus des vieux ; en outre, sa nature s'était modifiée au point qu'il ne conservait sa valeur que durant quelques heures ; on le dépensait comme jamais, et pour des choses que les vieilles gens n'achètent pas. Ce fut une véritable explosion de bars et de boîtes de nuit. De jeunes couples tourbillonnaient dans les rues où l'on s'amuse, comme dans un film sur les grandes familles. L'amour, l'amour jouisseur et hâtif, était la grande affaire de tous. Car l'amour lui-même avait pris un caractère inflationniste. [...]

On découvrit le « nouveau réalisme » de l'amour. Explosion de légèreté joyeuse, insouciance, fiévreuse. Les affaires de cœur empruntaient une voie caractéristique, rapide et sans détour. Les jeunes gens qui apprenaient l'amour firent l'impasse sur le romantisme pour étreindre le cynisme. Les garçons de mon âge n'étaient pas du nombre. Avec nos quinze ou seize ans, nous étions trop jeunes de deux ou trois ans. [...] Nous n'avions fait que jeter un coup d'œil furtif par le trou de la serrure : juste assez pour conserver l'air du temps dans nos narines. Juste assez pour être conviés à une fête folle : la fatigue d'un petit dévergondage précoce ; une légère gueule de bois après un abus de cocktails ; les histoires de garçons plus âgés dont les traits trahissaient étrangement leurs nuits débridées ; le baiser soudain, ensorcelant, d'une fille outrageusement maquillée.<sup>22</sup>

À cette hyperinflation des sens, les parents préfèrent la décence. À l'évocation bienveillante d'Haffner, se place en miroir celle, hostile, de Stefan Zweig dans son autobiographie posthume *Le Monde d'hier* (rédigée entre 1934 et 1942). En 1923, Zweig est âgé de 42 ans et ce qu'il voit se dérouler au cœur de Berlin est le signe annonciateur d'une perte totale des valeurs et d'une décadence civilisationnelle. Il assiste, scandalisé, atterré, au dévoiement et à la déliquescence de la jeunesse et de ses mœurs dissolues. Nostalgique de ce monde d'avant-guerre fantasmé, qui aurait été à ses yeux un âge d'or (mais qui l'a été d'abord et surtout pour sa classe, la petite et la grande bourgeoisie), il se fait le témoin, impuissant, du déclin de la société moderne. Il en est d'autant plus convaincu qu'il est un lecteur admiratif du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler<sup>23</sup>, cet essai philosophico-historique qui paraît en 1918 et qui connaît un succès immédiat et retentissant en Allemagne et en Autriche, avant de tomber dans l'indifférence et l'oubli à partir de la parution de son second volume, en 1923, et après avoir subi de nombreuses critiques<sup>24</sup>. Zweig restera marqué par l'eschatologie de Spengler, comme l'atteste cette lettre, datée du 14 janvier 1920, dans laquelle il invite Romain Rolland à lire le *Déclin* qu'il considère comme « la plus grande vision historique depuis Hegel, une œuvre d'une érudition immense et d'une force étonnante ». Et en 1925, dans une lettre à Félix Salten : « Ce que vous appelez chez moi du pessimisme est totalement dépourvu de résignation et de douleur : c'est, comme chez Spengler, le simple sentiment de percevoir clairement que l'on est entré dans une ère critique – de même que j'ai ressenti pendant la guerre dès le premier instant, avec une douloureuse évidence, l'absurdité du moment. »<sup>25</sup>

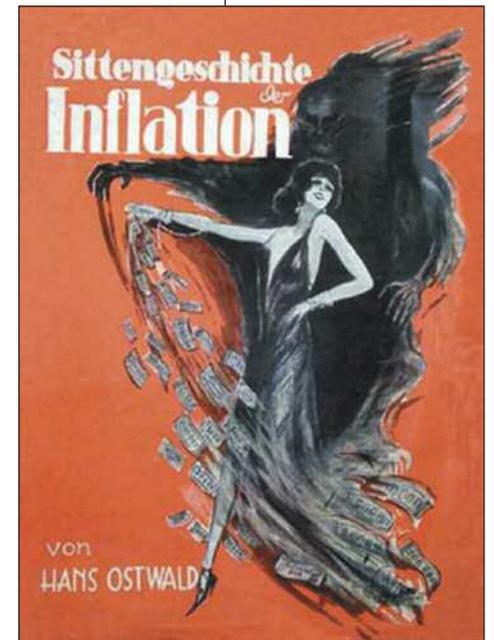
## une histoire morale de l'inflation

D'origine modeste, le berlinois Hans Ostwald (1873-1940), chômeur sans solde à vingt ans, passe l'année 1894 à vagabonder à travers l'Allemagne. Durant ce trimestre, il tient un journal qui devient en 1900 un roman, *Vagabonden*, dont le succès lui permet d'accéder à la carrière d'écrivain. Il continue alors d'explorer, en ethnologue amateur, les marges de la société, le demi-monde, les classes les plus pauvres et les cultures populaires, s'intéressant notamment aux chansons des bas-fonds. En lançant la collection éditoriale des « Großstadt-Dokumente », Ostwald met en place une œuvre majeure de la sociologie urbaine en éditant entre 1904 et 1908 une série de cinquante-et-un livres, réunissant quarante auteurs, et s'attachant à décrire différents aspects de la grande ville (le fameux Troisième sexe à Berlin de Magnus Hirschfeld paraîtra pour la première fois dans cette collection). Pendant la guerre, il travaille au département de propagande du ministère de la Guerre. Une fois la guerre terminée, il se remet à l'écriture. Mais ces dernières années lui ont fait perdre cet attachement et cette proximité qui le liaient aux classes populaires des grandes villes, en particulier à Berlin. Si certains de ses livres, en particulier *L'Histoire morale de l'inflation en 1931*, connaissent un certain succès public et lui valent même le titre d'« Urberliner » (« authentique Berlinoise »), ils se réduisent à des anthologies de clichés.<sup>1</sup> À partir de 1933, l'opportuniste Ostwald va très vite vouloir se rapprocher du national-socialisme en publiant des histoires vantant l'idyllique vie à la campagne au milieu des bucoliques paysages teutons. Il meurt pauvre et oublié en 1940.

C'est en 1931 qu'il publie *Sittengeschichte der Inflation*, une *Histoire morale de l'inflation*. Document culturel des années de l'effondrement du marché.<sup>2</sup> Richement illustré et généreux en anecdotes, ce livre devient vite une référence iconographique sur les années d'inflation, participant largement à l'imaginaire entourant cette période (les photographies parmi les plus connues sur les années 1922-1923 proviennent de ce livre). Le chapitre résume à lui seul le caractère moralisateur, sensationnaliste et réactionnaire de l'ouvrage : « l'inflation du crime et de la corruption », « la décadence des mœurs », « la prostitution et la pollution spirituelle », etc. Néanmoins, Ostwald, tout en dénonçant le déclin moral, se livre à une idéalisation nationaliste du peuple allemand, ce « peuple du travail » qui serait in fine resté « sain » au sortir de l'épreuve inflationniste. Ainsi, après de longues pages fascinantes où il décrit les trésors d'ingéniosité dont firent preuve les accapareurs pour détourner des trains entiers de vivres ou de charbons, Ostwald rappelle la droiture du peuple allemand : malgré la corruption de certains fonctionnaires, la majorité est restée loyale envers la nation ; malgré l'accroissement de la prostitution, la plupart des femmes allemandes sont restées pures et à la maison... Ostwald réécrit 1923 au prisme de 1931, fantasmant une Allemagne fondamentalement saine qui doit se débarrasser de ses agents décadents, mis en lumière pendant l'hyperinflation.

1. Ralf Thies, *Ethnograph des dunklen Berlin. Hans Ostwald und die « Großstadt-Dokumente »* (1904-1908), Böhlau, 2006.

2. Hans Ostwald, *Sittengeschichte der Inflation. Ein Kulturdokument aus den Jahren des Marktsturzes*, Neufeld und Henius Verlag, 1931.



22. Sebastian Haffner, *op. cit.*

23. Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Gallimard, 1948 [*Der Untergang des Abendlandes. Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, Verlag C. H. Beck Spengler, 1918-1923]. Spengler conteste la vision linéaire des historiens classiques, opposant une vision cyclique de l'histoire, à l'instar du cycle de la vie, comparant les « huit grandes cultures » à des êtres vivants qui naissent et se développent jusqu'à maturité pour ensuite vieillir et mourir. Pour Spengler, l'Occident, qui a atteint la maturité d'une « haute culture » au dix-septième siècle, sombre à partir du dix-huitième siècle dans la « civilisation », période déclinante dominée par l'argent, les aspirations démocratiques, le rationalisme et le matérialisme.

24. Voir notamment la critique aiguisée de Robert Musil, dénonçant le manque de rigueur méthodologique et des analogies hasardeuses : « Esprit et expérience. Remarques pour des lecteurs réchappés du *Déclin de l'Occident* » [« Geist und Erfahrung. Anmerkungen für Leser, welche dem Untergang des Abendlandes entronnen sind »], 1921], dans *Essais*, traduction Philippe Jaccottet, Le Seuil, 1984. Voir également Jacques Bouveresse, « La « conception apocalyptique du monde » », dans *Essais II. L'Époque, la mode, la morale, la satire*, Agone, 2001.

25. Stefan Zweig, *Correspondance 1920-1930*, tome 2, Grasset, 2003.

La crise hyperinflationniste vient confirmer chez Stefan Zweig l'idée d'un déclin inexorable de l'Occident. L'écrivain autrichien voit Berlin sombrer dans la folie collective : « Je crois connaître assez bien l'histoire, que je sache, mais elle n'a jamais produit une époque où la folie eût pris des proportions aussi gigantesques, une époque évoquant à ce point un asile d'aliénés. Toutes les valeurs étaient altérées, et non pas seulement dans l'ordre matériel : on se riait des ordonnances de l'État, on ne respectait aucun principe, aucune morale. Berlin se transforma en Babylone du monde. »<sup>26</sup> Choqué par ce « sabbat », cette « orgie » qui s'empare de certains quartiers de Berlin, Zweig fait explicitement référence à la mythique décadence romaine. On est à la fois dans le tableau de Thomas Couture, *Les Romains de la décadence*<sup>27</sup> et dans des croquis de Grosz ou de Dix<sup>28</sup> :

Sur le Kurfürstendamm se promenaient des jeunes gens fardés, la taille artificiellement cintrée, et qui n'étaient pas tous des professionnels : chaque lycéen voulait gagner de l'argent, et dans les bars obscurs on voyait des secrétaires d'État et de grands financiers caresser tendrement et sans la moindre honte des matelots ivres. Même la Rome de Suétone n'a pas connu des orgies comparables aux bals de travestis de Berlin, où des centaines d'hommes en vêtements de femmes et de femmes en habits d'hommes dansaient sous les regards bienveillants de la police. Dans cette chute de toutes les valeurs, une sorte de délire saisit justement les milieux bourgeois, jusqu'alors inébranlables dans leur ordre. Les jeunes filles se vantaient d'être perverses : être soupçonnée d'avoir encore à seize ans sa virginité aurait passé alors pour une injure dans toutes les écoles de Berlin : chacun voulait pouvoir raconter ses aventures, et plus elles étaient exotiques, plus elles étaient prisées.<sup>29</sup>

Si pour Sebastian Haffner, tout cela n'est qu'un délire festif sans gravité, même si à la fin de 1923, il concède que « l'ambiance était celle d'un lendemain de nouba » et qu'« il s'y mêlait un certain soulagement »<sup>30</sup>, pour Stefan Zweig cette folie collective relève du faux semblant, d'un pathétique jeu contre-nature : « Mais ce qu'il y avait de plus important dans cet érotisme pathétique, c'est que tout y était abominablement faux. Au fond, toute cette orgie allemande qui éclata avec l'inflation n'était que fiévreuse singerie ; on voyait bien à leur mine que ces jeunes filles de bonnes familles bourgeoises auraient préféré porter de simples bandeaux plutôt que de se donner une tête d'homme aux cheveux plaqués, qu'elles auraient préféré manger à la petite cuiller une tarte aux pommes avec de la crème fouettée plutôt que de boire de violents alcools. » Finalement, ce qui effraie Zweig dans toute cette exubérance, dans ce jeu de transgression de la moralité, c'est avant tout cette inversion des mœurs, cette confusion des genres, à la fois sexuels et sociaux : d'un côté, une jeunesse qui s'affiche immorale, travestie, androgyne, homosexuelle et, dans le même temps, ces classes sociales qui se mélangent les unes aux autres. Ce désordre social, sexuel et moral renvoie encore une fois à l'imaginaire de la décadence romaine, ce moment où les barrières sociales et sexuelles sont rompues, et l'ordre

## désordre

*L'action de la nouvelle de Thomas Mann « Désordre et jeune souffrance »<sup>1</sup> se situe au cœur de l'hyperinflation : un frère et une sœur, issus d'un milieu bourgeois « intellectuel », relativement désargenté, organisent dans la grande demeure familiale une fête aux allures joyeusement décadentes, réunissant une jeunesse hédoniste, libérée des codes et de la bienséance bourgeoise, éloignée des contraintes familiales et sociales, sous l'œil incrédule des parents.*

*Les enfants ont abandonné le vouvoiement et « appellent leurs parents “les vieux”, non pas derrière leur dos, mais en face et en toute affection ». Ingrid, l'aînée, qui a dix-huit ans, est une « délicieuse jeune fille », à la veille de passer son bac et « le passera sans doute, tant elle a su tourner la tête à tous ses professeurs, notamment au directeur ». Mais ce qui l'intéresse c'est de faire du théâtre. Le frère, Bert, dix-sept ans, souhaite quant à lui « se lancer au plus tôt dans la vie comme danseur mondain, comme diseur dans un cabaret artistique, voire comme garçon de café pourvu que ce soit au Caire ». Cette confusion des genres sociaux est également représentée par un domestique de la maison, Xavier, qui, dans une inversion des codes disciplinaires du domestique traditionnel – soumis et discret – se comporte avec ses maîtres en toute familiarité. Cornelius, le père, professeur d'université, en arrive parfois à ne plus distinguer physiquement son fils de son domestique, qui ont la même allure, la même longue chevelure. « C'est l'enfant et le médiocre produit d'une époque relâchée, un vrai type de sa génération, un laquais révolutionnaire, un bolchevik sympathique » qui, en plus, rêve de faire du cinéma, tandis que les enfants de Cornelius se considèrent comme des « prolétaires de villas ». Les deux autres domestiques de la maison, des sœurs issues de la petite bourgeoisie que la crise économique a ruinée, ne supportent pas leur déclassement social.*

*Parmi les nombreux invités de cette fête, on croise un jeune acteur dandy qui « se noircit le bord inférieur de ses paupières », un garçon avec des escarpins, un autre maquillé « du rouge aux pommettes ». Un autre « type d'éclaireur, ne possède, apparemment, ni ne veut posséder de vêtements de cérémonie bourgeois (choses qui d'ailleurs n'existent plus) – un jeune homme qui se défend bien de jouer au monsieur (choses qui d'ailleurs n'existent plus). Il porte une blouse à ceinture, une culotte courte, une épaisse tignasse, un long cou, des lunettes de cornes. » Il y a aussi ce fils de dentiste, « ce grand garçon pâle avec des perles à son plastron » qui « spéculé à la bourse, tout simplement, et mène, d'après ce que l'on a raconté au professeur, l'existence d'Aladin muni de sa lampe merveilleuse. Il possède une auto, il offre à ses amis des soupers au champagne et aime à leur distribuer à tout propos des souvenirs et des bibelots de prix, en or ou en nacre. » On ne trouve « pas trace de bienséances, de galanterie, de conventions mondaines ». La musique, les conversations, les gestes, les allures, les danses, tout semble étranger au professeur Cornelius – alter ego de Thomas Mann<sup>2</sup> – qui, s'il reconnaît être un homme tourné vers le passé, sait être indulgent et trouve même un certain charme à cette jeunesse excentrique. Il veut plutôt y voir, à l'image de sa plus jeune fille, âgée de cinq ans, qui tombe sous le charme d'un des invités, l'expression d'un caprice de jeunesse. Une crise passagère.*

1. Thomas Mann, *Désordre et jeune souffrance*, Kra, 1929 [*Unordnung und frühes Leid*, 1925]. Les dernières traductions françaises n'ont conservé du titre que « Désordre » [Sang réservé suivi de *Désordre*, Le Livre de poche, 2005].

2. Et le fils de Cornelius peut être aussi vu comme l'alter ego de Klaus Mann, fils de Thomas, dont le roman *La Danse pieuse* est une évocation expressionniste du Berlin décadent des années 1920 [*La Danse pieuse. Livre d'aventures d'une jeunesse*, Grasset, coll. Les Cahiers rouges, 2006 ; *Der fromme Tanz : Das Abenteuerbuch einer Jugend*, 1926].

26. *Le Monde d'hier*, op. cit.

27. Le parallèle, en 1923, avec la chute de l'Empire romain est d'autant plus tentant que la crise inflationniste du troisième siècle (en raison d'une surabondance de monnaies en circulation) est un des facteurs explicatifs de la fin de l'Empire.

28. Notons que certains historiens de l'art datent la fin de l'expressionnisme en 1923, le désordre social engendré par l'hyperinflation rendant caduque, insuffisante la critique anti-bourgeoise formulée par cette avant-garde. Même si le mouvement expressionniste subsiste, après 1923 émerge la Nouvelle Objectivité, où l'on retrouvera Grosz, Dix, etc.

29. *Le Monde d'hier*, op. cit.

30. *Histoire d'un Allemand*, op. cit.

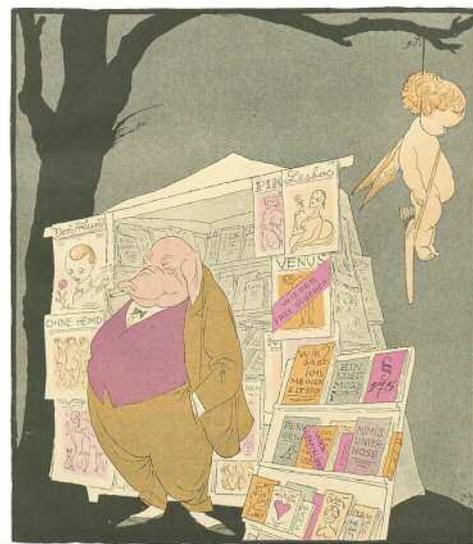
social « corrompu ». D'après Zweig, ces manifestations sont d'autant plus « contre-nature », que celles et ceux qui s'y adonnent n'y croient pas eux-mêmes. Le mélange et la confusion des genres seraient en définitive une falsification, un simulacre de libération. Et la responsabilité de ce « carnaval », de cette vulgaire parodie de la réalité, serait à chercher du côté de la jeune, laxiste et permissive République de Weimar : « partout, on ne pouvait méconnaître que cette surexcitation était insupportable à tout le peuple, que cet étirage quotidien sur les extenseurs de l'inflation lui brisait les nerfs, et que toute la nation harassée par la guerre ne soupirait en fait qu'après l'ordre, le repos, qu'après un peu de sécurité et de confort bourgeois. En secret, elle haïssait la république, non pas parce que celle-ci aurait étouffé cette licence effrénée, mais au contraire parce qu'elle tenait la bride d'une main trop lâche. »<sup>31</sup>

Le dénouement de la crise, en décembre 1923, est tout aussi soudain et brutal que son déclenchement. Nombreux sont celles et ceux qui subissent cette année sans en comprendre les tenants et les aboutissants, plongés, hébétés, dans un maelström social et politique inédit. Bernd Widding, dans son étude *Culture and inflation*, tente de prendre la mesure des répercussions psychologiques de cette période, en se référant à la notion de « trauma » que Walter Benjamin (la reprenant de Freud) a déjà utilisée pour expliquer la réception de la violence et de la brutalité, inimaginable à l'époque, de l'enfer de 1914-1918.<sup>32</sup> On peut s'interroger à quel point le choc psychologique, le traumatisme collectif produit par l'hyperinflation a pu engendrer une perception déformée de la réalité. Ce trouble du réel, c'est en quelque sorte ce que reproche Zweig à cette jeunesse berlinoise « dépravée » – de vivre un mauvais rêve – alors que l'écrivain autrichien lui-même se révèle incapable de s'extirper d'une réalité qui lui apparaît cauchemardesque.

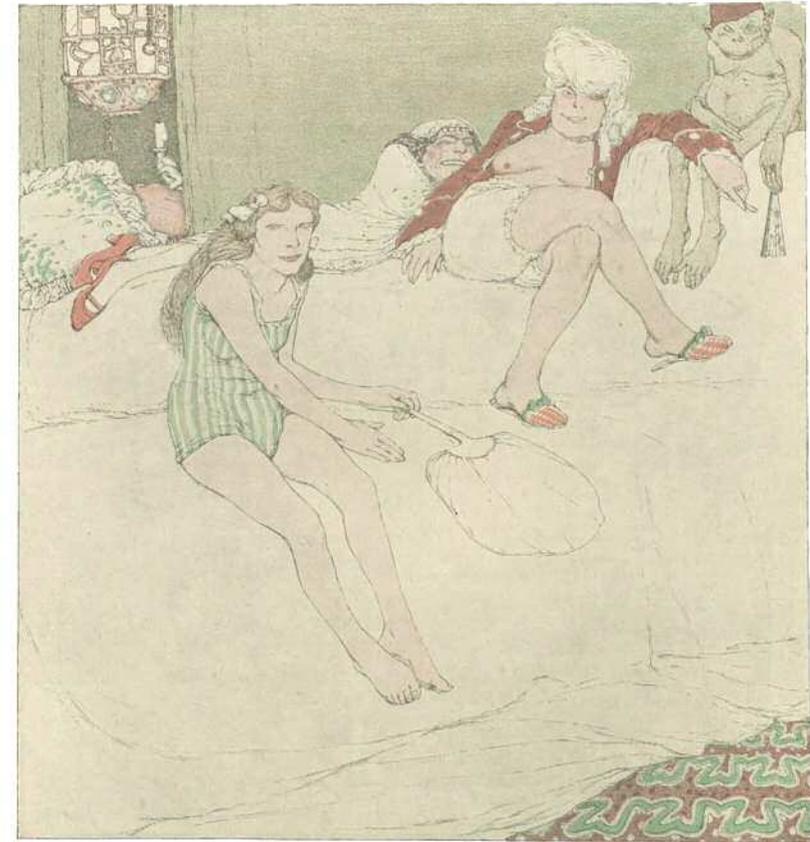
31. *Le Monde d'hier*, op. cit.

32. Walter Benjamin cité par Bernd Widding, *Culture and inflation in Weimar Germany*, University of California Press, 2001.

Un monde privé de dieux  
« L'Amour est mort. Vive le porc ! »  
Titres des magazines du kiosque :  
L'Ami, Sans chemise, Lesbos, Venus, de  
nouveau en vente libre, Paragraphe 175,  
Histoires perverses, Était confisqué,  
Les Dessous de Mimi  
Dessin : Karl Arnold, *Simplicissimus*,  
n° 26, 21 avril 1921



## Warm im Freudenhaus



„Kinder, paßt auf, es kommen schlechte Zeiten für uns. Ich habe heute gesehen, daß es interalliierte Kontrollkommissionen gibt.“

Alarme au lupanar  
« Les enfants, faites attention, une mauvaise période arrive pour nous. J'ai lu aujourd'hui qu'il y avait une commission de contrôle interalliée »  
Dessin : Jules Pacsin, *Simplicissimus*,  
n° 19, 9 août 1922

Les dessins que nous avons choisis pour accompagner le présent texte sont issus de la revue *Simplicissimus*. Hebdomadaire satirique de Munich, il est publié de 1896 à 1944, puis à nouveau de 1954 à 1967. Fondée par l'éditeur Albert Langen et le caricaturiste Thomas Theodor Heine, la revue cible les figures d'autorité, la politique impériale de Guillaume II, la morale bourgeoise, l'église, les fonctionnaires, les juristes et l'armée. Elle publie bientôt des grands noms de la littérature (Hermann Hesse, Hugo von Hofmannstahl, Erich Kästner, Heinrich et Thomas Mann, Kurt Tucholsky, Arthur Schnitzler, Robert Walser, Knut Hamsun, Guy de Maupassant...) mais aussi des grands talents de la caricature et de l'illustration (Jules Pacsin, George Grosz, Ragnvald Blix, Karl Arnold, Olaf Gulbransson, Eduard Thöny...). Empruntant un ton nationaliste pendant la Grande Guerre, *Simplicissimus* s'aligne sur l'idéologie nazie dès avril 1933, après une pause d'à peine un mois pour une

mise au pas et une aryanisation forcée, et cesse de paraître en septembre 1944 pour simple cause de pénurie de papier. En 1946, la revue est relancée sous le titre *Der Simpl* avec la même équipe que sous le *Troisième Reich* mais s'éteint dès 1950 par manque de résonance. Olaf Iversen retente l'aventure et, en cherchant à coller au modèle d'avant 1933, réussit à tenir douze années, mais c'est justement la fidélité à cette vieille ligne éditoriale ignorant les nouveaux rapports sociaux d'après la Seconde Guerre mondiale qui rend la revue obsolète. D'autres tentatives suivent mais restent insignifiantes. L'intégrale de la revue est consultable sur <[www.simplicissimus.info](http://www.simplicissimus.info)>.

## Berlin metropolis

Quand Georg Simmel présente, lors d'une conférence à Dresde en 1902, son texte « Les grandes villes et la vie de l'esprit »<sup>1</sup>, analysant la métropole naissante dans les pays industriels comme un espace où s'observe une transformation significative des expériences sensibles et des mentalités, Berlin constitue à ses yeux un paradigme. « Aux yeux de Simmel, Berlin forme le véritable *genius loci* de la modernité, le lieu où se donnent à voir et à penser les manifestations les plus aiguës du processus de métropolisation de la société allemande. »<sup>2</sup>

Comparé à celui d'autres grandes villes anglaises et américaines, le développement de l'urbanisation de Berlin est tardif mais d'une rapidité spectaculaire. La population berlinoise passe de 800 000 habitants en 1871 à deux millions en 1910 puis quatre millions à la veille de la première Guerre mondiale. Aux lendemains de la guerre, Berlin s'impose en Allemagne par sa croissance démographique, industrielle et urbaine. Cette situation se renforce en 1920, lorsque la ville subit un agrandissement démesuré, par l'intégration au « vieux-Berlin » de sa banlieue : la superficie de Berlin passe alors de 6 700 à 87 000 hectares. La capitale allemande retrouve brusquement le même nombre d'habitants qu'avant la guerre : quatre millions d'habitants, dont un million d'ouvriers. « En étendue, elle devient la ville la plus vaste du monde. Et, par le nombre de ses habitants, la troisième après New York et Londres. »<sup>3</sup> Tout y est gigantesque : les réseaux de communication, le nombre de commerces et de grands magasins, l'infrastructure industrielle (300 000 établissements manufacturiers). Une modernité qui s'accompagne d'une population largement prolétarisée après guerre.

Cette métropole-monstre, on en retrouve une représentation dystopique dans le célèbre film de Fritz Lang, *Metropolis* (1927).

Même si Lang assure que c'est la découverte de New York et de ses buildings en octobre 1924 qui lui fut déterminante pour réaliser son monumental projet cinématographique, le photomontage de l'artiste berlinois Paul Citroen à qui il emprunte le nom fut une source d'inspiration non moins importante : le tableau *Metropolis*, qui date de 1923, est constitué d'un collage d'images des grandes villes modernes de l'époque (gratte-ciel, Tour Eiffel, immeubles hausmanniens, Capitole, etc.). C'est une vision architecturale de la métropole et de sa démesure. Dans le *Metropolis* de Lang comme dans celui de Paul Citroen, il est difficile de ne pas y voir une transfiguration saturée de Berlin, ville dans laquelle vit le premier dès 1918, et où naît le second en 1896 : Berlin, comme un condensé de toutes les grandes villes industrielles de l'entre-deux-guerres.

Georg Simmel ne s'intéresse pas tant à ces transformations urbaines brutales et ces densifications accélérées, mais plutôt aux modifications physiques et psychiques qu'elles provoquent : « la base psychologique, sur laquelle repose le type des individus habitant la grande ville, est l'intensification de la vie nerveuse, qui résulte du changement rapide et ininterrompu des impressions externes et internes. »<sup>4</sup> Le développement des grandes villes a bouleversé le psychisme de l'individu métropolitain, augmentant sa propension à l'intellectualisation au détriment de la sensibilité. Selon Simmel, l'explication principale de cette perte de sensibilité au profit d'une intellectualisation accrue, résiderait d'abord dans l'intensification de l'économie monétaire qui impose et généralise les activités de mesure, de calcul, de contrôle, d'achat, de vente, etc. Simmel observe que cette forme de développement urbain et cette monétarisation de la vie conduisent à deux choses : d'une part, une exactitude des rapports, ne

laissant plus de place au hasard et à l'imprévisible, dans un processus d'accélération des modes de vie (omniprésence des montres, des horloges) ; et d'autre part, une « indifférence généralisée à l'égard de toutes choses » : « L'argent avec son indifférence et son absence de couleurs se pose comme le commun dénominateur de toutes les valeurs, il devient le niveleur le plus redoutable, il vide irrémédiablement les choses de leur substance, de leur propriété, de leur valeur spécifique et incomparable. »<sup>5</sup> Le citoyen moderne serait un être blasé, réservé, distancié vis-à-vis de son environnement et de ses congénères. Ce comportement se justifierait, selon Simmel, par la mise en place d'un mécanisme psychique qui permettrait à l'individu de résister et d'affronter l'« hyperstimulation sensorielle » à laquelle il est soumis dans les grandes villes.

L'hyperinflation des années 1922-1923 déstructure brusquement l'ensemble de la vie urbaine, cette existence jusque là synchronisée, monétarisée, vouée au travail. Simmel remarque dans sa conférence de 1902 que « si toutes les horloges de Berlin se mettaient soudain à indiquer des heures différentes, ne serait-ce que pendant une heure, toute la vie d'échange économique et autre serait perturbée pour longtemps ». En 1923, les horloges deviennent folles. Et l'économie monétaire se dérègle totalement. Simmel pense que « la technique de la vie dans la grande ville est globalement impensable, si toutes les activités et les relations d'échange ne sont pas ordonnées de la façon la plus ponctuelle dans un schéma temporel stable et suprasubjectif ». En 1923, cet « impensable » se réalise.

Perdu dans ce maelström inflationniste, l'individu ne peut plus se protéger en maintenant une posture blasée et indifférente aux choses. Il devient impossible pour lui de se distancier du monde qui l'entoure. Dès

lors, les comportements peuvent varier : suicide, folie, désespoir, ou alors une inversion des comportements, qui s'illustre par une explosion sensorielle des individus, une émergence des rapports charnels, un abandon, un relâchement, un laisser-aller vers des comportements auparavant proscrits par l'ordre bourgeois bienséant. Dans sa *Philosophie de l'argent*, Simmel dit que la monnaie est un outil qui permet de ne pas regarder dans les yeux celui avec qui on échange.<sup>6</sup> En 1923, les groupes de jeunes travestis qui se promènent sur le Kurfürstendamm provoquent, par leur allure et leurs comportements excentriques, le regard des passants ; ils rient, parlent haut et fort. Simmel souligne que l'hyperstimulation sensorielle dans les grandes villes concerne tous les sens, à l'exception d'un : le toucher. Dans la stratégie d'évitement du citoyen simmélien, tout est mis en œuvre pour que les corps s'évitent. Or nous assistons, chez une partie de cette jeunesse berlinoise, mais également chez des adultes d'origines sociales diverses, à une libération des corps et de la sensualité que la ville moderne, jusque là, contenait et contrôlait. La crise monétaire paroxystique de 1923, à la lumière de ce dérèglement des sens, confirme le rôle central joué par la monnaie dans le maintien de l'ordre social marchand.

1. Georg Simmel, *Les Grandes Villes et la Vie de l'esprit*, Payot, 2013 [*Die Großstädte und das Geistesleben*, 1903].

2. Philippe Simay, « La Ville des sens », préface à Georg Simmel, *op. cit.*

3. Lionel Richard, « Une Identité contradictoire », dans Lionel Richard (dir.), *Avant l'apocalypse*, *op. cit.*

4. Georg Simmel, *op. cit.*

5. *Ibid.*

6. Georg Simmel, *Philosophie de l'argent*, PUF, 1987 [*Philosophie des Geldes*, 1900], cité dans Gilles Dostaler et Bernard Maris, *Capitalisme et pulsion de mort*, Albin Michel, 2009.

## la part maudite du comptable

Étant donné le rythme accéléré de l'augmentation des prix, qui, à partir du milieu de l'année 1923, semble définitivement incontrôlable, la population est contrainte de dépenser son argent dans la précipitation. On court, littéralement, pour tenter d'acheter les produits de première nécessité. Le caractère « précipité » de la dépense doit s'entendre à la fois dans son sens temporel (« se hâter », « accélérer la progression ») et dans son sens spatial (« tomber au plus bas »). La précipitation comprend à la fois l'accélération du sujet et sa chute.

Cette obligation de dépenser au plus vite relève, pour la majorité de la population allemande, de la survie la plus élémentaire, à savoir : se nourrir. Elle peut être aussi plus anecdotique, à la terrasse d'un café, quand

le prix de votre consommation aura changé entre le moment où vous vous serez assis et le moment où vous vous lèverez pour payer.<sup>1</sup> Pour d'autres encore, telle cette jeunesse dévoyée de 1923, la dépense précipitée se fait « sans compter ». Cette forme de dépense se rattache dans une certaine mesure à la notion de « dépense improductive » analysée par Georges Bataille<sup>2</sup> – elle s'en distingue toutefois par le fait qu'elle est imposée par les circonstances extérieures. La dépense improductive est, d'après Bataille, cette forme de dépense qui échappe au champ de l'utilité classique (acquisition, conservation, consommation). Au contraire, cette dépense inconditionnelle relève du principe de la perte, qui serait inhérent aux sociétés précapitalistes. Le principe de la perte est cette forme particulière que prend,

dans l'activité humaine, la consommation quand elle ne relève pas de la conservation de la vie et de la continuation de l'activité productive : le luxe, les deuils, les guerres, les cultes, les jeux, les spectacles, les arts et l'activité sexuelle « perverse » (c'est-à-dire détournée de la finalité génitale). Avec le capitalisme, ces activités ne disparaissent pas mais ne jouent plus un rôle central dans l'organisation sociale. L'esprit comptable du capitalisme les rejette à la marge – ou les intègre à la sphère productive pour en faire des activités « rentables ». L'affirmation et la domination de cet esprit comptable au dix-neuvième siècle, qui réduit les rapports sociaux à une balance des paiements, conduit à une limitation, un contrôle et une normalisation de la dépense improductive, cette forme secondaire de dépense « qui ne compte pas », qui ne rapporte pas. La bourgeoisie allemande du début du vingtième siècle incarne parfaitement cet esprit : éthique protestante, valeur du travail, mesurée, économe, se comportant avec retenue et discrétion. La richesse bourgeoise est, à la différence de la richesse aristocratique, une richesse qui se cache, avec tout ce que cela recouvre d'hypocrisie et d'avarice : « l'étalement de richesses se fait maintenant derrière les murs, conformément à des conventions chargées d'ennui et déprimantes. »<sup>3</sup>

1. À l'époque, l'information circule principalement par le biais des journaux. L'hyperinflation monétaire est aussi une hyperinflation du papier imprimé : à côté de l'impression astronomique de papier monnaie, en 1923, l'impression de journaux est démultipliée. Pour tenir informé sur les fluctuations du cours du mark, les journaux font paraître plusieurs éditions dans une même journée.

2. Georges Bataille, « La Notion de dépense », dans *La Part maudite*, Minuit, 1967.

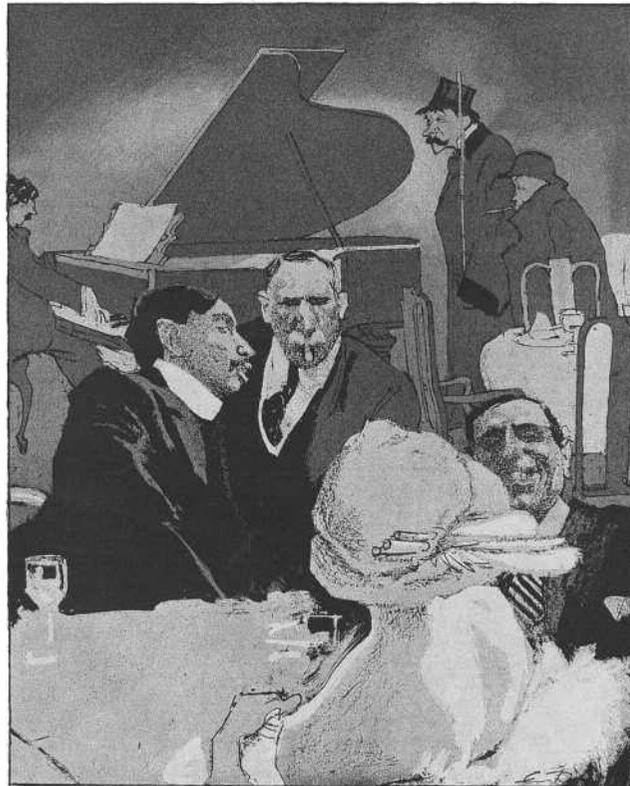
3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

La jeunesse issue de la bourgeoisie qui, à travers les manifestations exubérantes et ostentatoires de ses dépenses (fêtes, luxe, activités sexuelles, etc.), effraie tellement un Stefan Zweig (il aurait, à la limite, préféré qu'elle se cache), produit une image en négatif de ses parents, une critique en acte de la duplicité et du cynisme bourgeois. À l'aveuglement et au mépris de classe de ses parents, une partie de la jeunesse de 1923 répond en tentant de briser le cadre bourgeois. Tout comme il semble perdre le contrôle de l'ordre politique et économique, le pouvoir de la bourgeoisie perd le contrôle de sa jeunesse. La fièvre inflationniste réveille des formes primitives de rapports sociaux, surgissement de cette « part maudite », de cette « énergie excédentaire » jusqu'alors refoulée.

« Une certaine évolution de la richesse, dont les symptômes ont le sens de la maladie et de l'épuisement, aboutit à une honte de soi-même et en même temps à une hypocrisie mesquine. Tout ce qui était généreux, orgiaque, démesuré a disparu : les thèmes de rivalité qui continuent à conditionner l'activité individuelle se développent dans l'obscurité et ressemblent à des éructations honteuses. [...] À peu d'exceptions près cependant, de telles simagrées sont devenues la principale raison de vivre, de travailler et de souffrir de quiconque manque du courage de vouer sa société moisie à une destruction révolutionnaire. »<sup>4</sup>

### Zeitgenossen



Les contemporains  
« Avant, je m'suis ruiné à travailler toute la journée - maintenant je donne rapidement mes meilleurs ordres de placement le matin et la chose est réglée »  
Dessin : Eduard Thöny, *Simplicissimus*, n° 28, 8 octobre 1923

„Früher hab' ich mir den ganzen Tag durch Arbeit ruinert - jetzt geb' ich morgens rasch meine Bestensaufträge, und die Sache is gemacht.“

## disparition de la dot et émancipation des femmes

Après l'hécatombe de la Première Guerre mondiale, la pyramide démographique allemande affiche de grandes disparités selon les sexes : aux 700 000 civils morts de faim durant la grande sécheresse de 1916-1917 et aux 300 000 raflés par la grippe espagnole qui touche principalement les 20-40 ans en 1918-1919, s'ajoutent les deux millions d'hommes-soldats tombés au front. Aux vétérans de guerre, la valse des soldes au gré de l'inflation retire toute prestance sociale. Ainsi, parmi ceux qui ne sont ni estropiés, ni invalides complets ni devenus fous, on en trouve certains qui ne veulent pas en rester là et continuent à guerroyer dans les « corps francs ».

À ce compte là, les jeunes femmes et veuves de guerre cherchant à se marier sont en sur-nombre par rapport à une gent masculine qui peut d'autant plus se permettre d'être sélective. L'un des critères de sélection est alors la dot qui, dans la grande transformation de l'écologie amoureuse que fut la sécularisation du mariage et l'émergence des marchés matrimoniaux, avait gardé, en Allemagne, un rôle décisif parmi les différentes classes sociales, comme le montre Eva Illouz<sup>1</sup>. La dot, à l'instar du statut (noble/roturière), est un indicateur de « mariabilité », un critère objectif, quantifiable. Or, si les domestiques et autres gens de maisons travaillent des années sans dépenser un sou pour se constituer une dot que leurs parents ne peuvent leur pourvoir, la rapide dévaluation après-guerre de leur pécule réduit à néant tout espoir de se marier. Les jeunes filles, y compris les très recherchées héritières des classes moyennes et de la petite bourgeoisie urbaines, n'ont plus rien à offrir, leurs familles ayant patriotiquement souscrit aux emprunts de guerre et confié le reste de leur capital aux banques ou au dessous de leur matelas. Si dans la cam-

pagne la dot peut encore se constituer d'un trousseau qu'année après année on remplira de linge et d'argenterie, accompagné de terrains, la dot urbaine quant à elle n'est quasiment plus tangible si ce n'est en liasses de papier-monnaie déprécié.

Le désarroi des aspirantes, déjà grand en 1918-1922, devient abyssal quand survient l'hyperinflation : la crise monétaire entraîne avec elle la crise du système marital et de la tradition de chasteté avant le mariage. En effet, à quoi bon se priver si finalement le mariage devient plus qu'improbable ? La virginité des jeunes filles, des classes moyennes et bourgeoises, avant le mariage, était une convention pérenne, quand bien même elle n'était pas toujours, on s'en doute, suivie dans les faits. Pour ces filles de bonnes familles, à partir de 1922-1923, vouloir préserver son hymen est soudainement aussi dénué de sens et superflu que de vouloir économiser pour un futur meilleur. L'enthousiasme vitalisant qui suit l'armistice voit là une nouvelle barrière tomber, favorisant l'important mouvement de libéralisation des mœurs et l'émancipation sexuelle qui se développe en Occident depuis la fin du dix-neuvième siècle (groupes féministes, homosexuels, etc.).

On trouve de nombreux exemples, dans l'entre-deux-guerres, de récits prenant pour thème l'émancipation féminine et le nouvel agencement des rapports de sexes, notamment au théâtre. Signalons ainsi le populaire auteur de théâtre Ödön von Horváth (1901-1938) : sa pièce *Don Juan revient de guerre*<sup>2</sup> qui a pour toile de fond l'hyperinflation, met en scène le rôle-titre, archétype du jouisseur/consommateur effréné des années 1922-1923, et des personnages féminins indépendants, réduisant les hommes à des ustensiles dévalués, à l'instar du papier-monnaie.



Dans les foyers, chaque membre doit participer à la lutte quotidienne pour la survie, que ce soit les longues heures d'attente dans les queues devant les magasins, les expéditions à la campagne pour trouver des vivres ou les négoce périlleux du marché noir. On voit alors le fossé se creuser entre les générations. Les jeunes s'accommodent plus facilement des nouvelles règles du jeu favorisant la spontanéité, la roublardise et l'hédonisme. *Carpe diem* ou pas, de nombreuses jeunes filles se prostituent, plus facilement que leurs mères, pour ramener non pas de l'argent inutile, mais directement des vivres, les passes se négociant à l'œuf, aux légumes ou à la viande.<sup>3</sup>

Face à ce grand déséquilibre des sexes dans la pyramide des âges combiné à la nouvelle indépendance financière acquise par les femmes<sup>4</sup> et à la pénurie de logements dans des villes en pleine expansion (comme c'est le cas à Berlin), de nouvelles solidarités vont se mettre en place. Émergent par exemple des réseaux de sociabilités pour se donner

un conseil sur une pension pour femmes ou partager une chambre. Ces espaces d'émancipation viennent alors confirmer les avancées d'un féminisme déjà actif avant-guerre. Mais un féminisme « historique », pudibond et puritain, se tournera progressivement dans les années 1920-1930 vers le conservatisme et le nationalisme, jugeant les mouvements de libération sexuelle trop « extravertis » et « dévergondés ».

1. Eva Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal. L'Expérience amoureuse dans la modernité*, Le Seuil, 2012.

2. Ödön von Horváth, *Don Juan revient de guerre*, Gallimard, 1967 [*Don Juan kommt aus dem Krieg*, 1935].

3. À noter que la prostitution masculine, tout comme celle des transsexuels, est alors répandue à Berlin, en raison à la fois du libéralisme de la ville en la matière et de la grande détresse économique.

4. La Grande Guerre amène une majorité de femmes à prendre une activité salariée. Après guerre, la disparition de leur dot et de leur projet de mariage les pousse également à travailler. Cette indépendance financière, associée à « l'indépendance » politique (le droit de vote est accordé aux femmes en Allemagne en 1919), faisait partie des revendications du mouvement féministe allemand d'avant-guerre.

## les Saints de l'inflation

À l'époque où j'eus le bonheur d'être admis dans l'Ordre, c'est-à-dire immédiatement après la fin de la Grande Guerre, notre pays fourmillait de sauveurs, de prophètes et de disciples, de prophéties sur la fin du monde ou d'espoirs dans l'avènement d'un Troisième Reich. Ébranlé par la guerre, désespéré par la misère et la faim, profondément déçu par l'apparente inutilité de tant de sacrifices dans sa chair et dans ses biens, notre peuple fut alors accessible à mainte chimère, mais aussi à mainte réelle élévation de l'âme ; on vit des communautés de danses analogues à celles des bacchantes et des groupes de combats anabaptistes, on vit tout ce que pouvait faire naître l'attrait de l'au-delà et du miracle ; le goût était alors aussi très répandu des secrets et des cultes de l'Inde, de l'ancienne Perse et d'autres pays d'Orient, et de là est venu que notre Ordre, dont l'origine est si ancienne, soit apparu à la plupart comme une de ces nombreuses et hâtives floraisons du moment, et qu'au bout de quelques années il soit tombé, en leur compagnie, soit dans l'oubli, soit dans le mépris et le décri.<sup>1</sup>

Pour son court roman *Le Voyage en Orient*, écrit entre 1930 et 1931, Hermann Hesse s'inspire de la longue marche entreprise par le messianique Friedrich Muck-Lamberty et sa « nouvelle pléiade » (*neue Schar*) en Thuringe et au nord de la Bavière en 1920-1921. Le narrateur se remémore ce voyage, et l'enthousiasme qui caractérise l'ensemble des membres de l'Ordre. « Sans doute m'étais-je joint à un pèlerinage vers l'Orient, un pèlerinage précis et unique à en juger selon les apparences – mais en réalité, dans un sens supérieur et authentique, ce convoi à destination de l'Orient n'était pas simplement le mien, ni simplement celui de ce moment précis, ce flot de croyants et de fidèles s'écoulait vers l'Est, vers le berceau de la lumière, sans interruption ni répit, il était éternellement en marche à travers les siècles, en direction de la lumière et du miracle, et chacun de nous, chacun de nos

groupes, et notre troupe entière et sa vaste progression, tout cela n'était qu'une vague dans le flot éternel des âmes, dans l'éternel effort des esprits pour approcher de la clarté, de la patrie. »

H. H., le narrateur, se souvient particulièrement de Leo, figure centrale du roman : à la fois serviteur très discret et humble, il accompagne la *neue Schar* dans son voyage, mais constitue aussi le véritable socle sur lequel se repose le cortège des jeunes fidèles. Derrière ce personnage, on peut reconnaître Gusto Gräser, le fondateur de la commune d'artistes Monte Verità, qui exerce une fascination sur Hermann Hesse, dont il fut un temps l'ami, et Friedrich Muck-Lamberty le disciple.

Gräser comme Muck-Lamberty sont deux noms parmi les plus célèbres des « Saints de l'inflation » (*Inflationsheiliger*)<sup>2</sup>. Ces prêcheurs itinérants, prophètes de la crise, menant des foules ascétiques dans des grandes marches à travers l'Allemagne, connaissent leur heure de gloire entre 1918 et 1924, pendant ces années de profond désordre politique et économique. « Prophète en haillons », « prédicateur itinérant de la révolution du soi intérieur », « précurseur du nouveau devenir », « réincarnation de l'apôtre Jean », « réincarnation de Jésus-Christ », « monarque spirituel », « monarque anarchiste », « président des États purifiés d'Europe »... telles sont quelques unes des appellations qu'ils s'octroient. Comme ces différentes dénominations l'indiquent, il ne s'agit pas d'un mouvement homogène, même si certaines similitudes et affinités existent. Parmi les traits récurrents, on retrouve une grande éloquence quasi hypnotique qui semble être la base de cette « profession de foi ». Anti-urbains, anti-industriels, antimodernes – mais aussi modernes sous d'autres aspects<sup>3</sup> – antiparlementaires,

porteurs d'idéologies à la fois progressistes et réactionnaires, sachant manipuler à la fois les peurs ancestrales et les peurs nouvelles, instrumentalisant les passions allemandes autour du nationalisme, présentant leur forme de communauté comme salvatrice, les Saints de l'inflation opèrent sur le même mode que les *Wanderprediger* (prédicateurs itinérants) du Moyen Âge allemand.<sup>4</sup> Clairement inscrits dans un réveil religieux où se mêlent attente messianique, millénarisme et retour du Christ, certains d'entre eux se frottent également à la politique, dans un syncrétisme parfois radical allant jusqu'à réunir dans un logo la croix gammée, la faucille et le marteau.<sup>5</sup> La plupart de ces Saints sont passés par les Beaux-Arts et produisent des œuvres en dehors des Salons. Ils sont influencés par les idées de la modernité artistique de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle.<sup>6</sup>

Le mouvement de la *Lebensreform* ou « réforme de la vie » a largement nourri culturellement les Saints de l'inflation même si son influence et son héritage sont bien plus larges que celui de ces seuls prédicateurs. Il émerge au mitan du dix-neuvième siècle en Allemagne et en Suisse. Critique de l'urbanité et de l'industrialisme, anti-matérialiste, il prône un retour à la nature, à la simplicité des tenues vestimentaires, des pratiques socio-sensuelles (l'affirmation du corps dans le social), le naturisme, le yoga, le végétarisme, l'agriculture biodynamique de Rudolf Steiner, etc. Ces réformateurs de la vie promeuvent une franche camaraderie, voulant recréer un lien social « authentique » et enterrer symboliquement les « fausses élites » au profit de « vraies élites ».

Le terreau d'où sortent les Saints de l'inflation est aussi nourri de la nouvelle culture introduite par les mouvements de jeunesse qui apparaissent dans l'espace germanophone au début du siècle. L'influence des

*Wandervögel* (littéralement « oiseau migrateur ») et des *Jugendbewegung* (mouvements de jeunesse) est essentielle. Dès la fin du dix-neuvième siècle, des réformateurs cherchent à libérer la jeunesse de la culture traditionnelle qui, par son extrême sévérité et son oppression permanente, brime enfants et adolescents. Les aspirations à des rapports simples et francs se traduisent d'une part par un retour à la nature, organisé autour des *Wandervögel* (ancêtres du scoutisme et de la contre-culture de vagabondage volontaire) et, d'autre part, par un désir d'émancipation, autour de l'organisation des *Jugendbewegung*. Là aussi, les évolutions politiques de ces mouvements ainsi que les itinéraires de leurs membres sont hétéroclites puisqu'on retrouve le conservateur fasciste Ernst Jünger chez les *Wandervögel* et l'anarchiste messianique Walter Benjamin dans les *Jugendbewegung*.

1. Hermann Hesse, *Le Voyage en Orient*, Calmann-Lévy, 1948 [*Die Morgenlandfahrt*, Fischer, 1932].

2. On parle plutôt alors de « prêcheur itinérant ». L'expression « Saints de l'inflation » s'établit après la Seconde Guerre mondiale, entre autres dans le roman *Le Docteur Faustus* de Thomas Mann, publié en 1947, où la figure du poète Daniel zur Höhe personnifie différents Saints de l'inflation. Les études sur le sujet ont depuis repris et confirmé l'usage de ce terme. Voir Ulrich Linse, *Barfüßige Propheten. Erlöser der zwanziger Jahre*, Siedler, 1983 ; Ulrich Linse, *Geisterseher und Wunderwirker, Heilsuche im Industriezeitalter*, Fischer, 1996 ainsi que le catalogue d'exposition de la Schirn Kunsthalle de Francfort, très riche en illustrations, *Künstler und Propheten. Eine Geheime Geschichte der Moderne 1872-1972*, édité par Pamela Kort et Max Hollein, Snoeck, 2015.

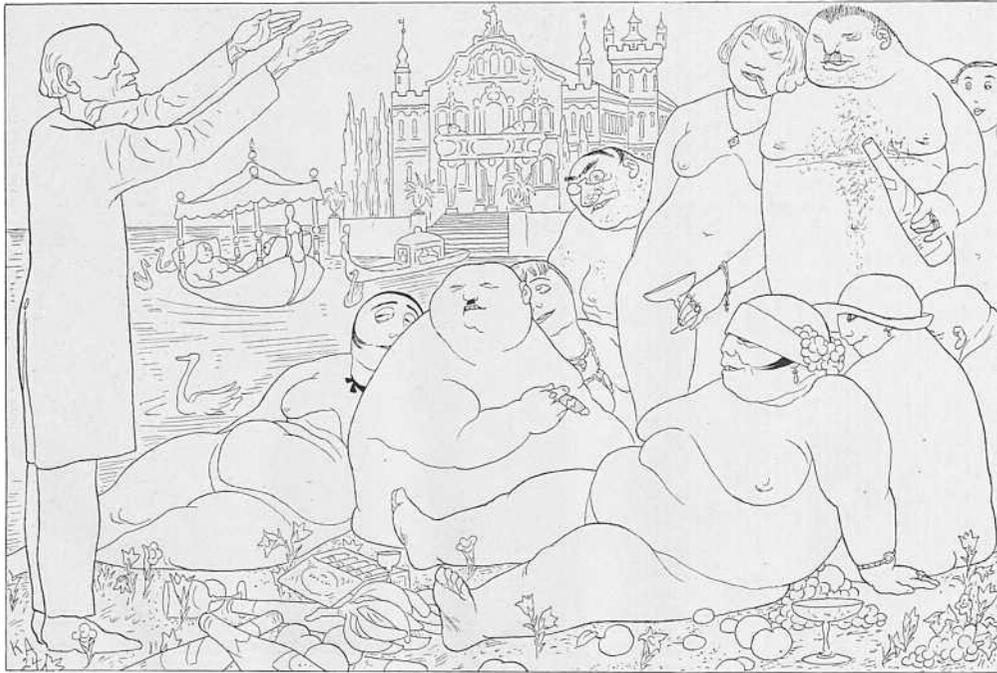
3. Notamment à travers le végétarisme, la conscience écologique, la libération du corps, etc. Cf. Martin H. Geyer, *Verkehrte Welt : Revolution, Inflation und Moderne, München 1914-1924*, Vandenhoeck & Ruprecht, 1998 et *Künstler und Propheten*, op. cit.

4. cf. Norman Cohn, *Les Fanatiques de l'Apocalypse : Courants millénaristes révolutionnaires du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, avec une postface sur le XX<sup>e</sup> siècle*, Julliard, 1962 [traduction revue et augmentée, Payot, 1983].

5. C'est le prédicateur Leonhard Stark qui, en 1924, illustre ainsi, dans sa revue *Stark*, le tournant politique que d'autres prophètes aux pieds nus suivront en se rapprochant des nazis.

6. Cf. *Künstler und Propheten*, op. cit.

## Der Prediger in der Wüste



Prêcher dans le désert  
Dessin : Karl Arnold, *Simplicissimus*,  
n° 29, 4 août 1924

Parmi les centaines de prédicateurs qui apparaissent à l'époque, on peut retenir, aux côtés de Max Schulze-Sölde, Leonhard Stark, Franz Kaiser, deux noms :

Friedrich Muck-Lamberty (1891-1984), végétarien, membre des *Wandervögel*, volontaire pendant la Grande Guerre, nationaliste, devient le « messie de Thuringe » pendant l'inflation. Souvent comparé au « joueur de flûte de Hamelin », cette légende allemande transcrite par les frères Grimm, Muck entraîne à partir de mai 1920 sa *neue Schar*, cette ribambelle d'éveillés, de jeunes garçons et filles, à travers l'Allemagne, en chantant, dansant, prêchant et annonçant une révolution de l'âme, sur les routes de la connaissance. Cette pérégrination atteint en août 1920 son zénith dans la ville d'Erfurt, lorsque plus de 10 000 personnes dansent sur la place de la cathédrale. Par la suite proche des nazis, il continue après-guerre à développer sa philosophie de la rédemption.

Ludwig Christian Haeusser (1881-1927), négociant en vins mousseux entre Paris et la Suisse, produit quantité de tirades et d'appels au sauvetage du monde. Haeusser rejoint Gräser à Monte Verità en 1918 avant de devenir prédicateur itinérant et traverser à pied l'Allemagne, suivi par une foule d'adeptes, tout en continuant à écrire, publiant notamment une revue, modestement intitulée *Haeusser*. Il fait la promotion de ses lectures-performances par voie d'affichage et de presse, maniant les insultes et les grossièretés pour flatter par sa provocation le public. Rencontrant un énorme succès durant la crise inflationniste, il se présente aux élections parlementaires de 1924 avec comme programme la transformation de l'Allemagne en dictature. Après quelques procès et des passages en prison pour troubles à l'ordre public, il souhaite encore fonder une petite communauté autour de Berlin en 1926 mais meurt quelques mois plus tard, épuisé et ruiné, à quarante-cinq ans.

Les adeptes des prophètes aux pieds nus remplissent les salles communales ou paroissiales pour venir écouter les prêcheurs. Ils sont surtout jeunes, tentés par l'aventure, le dénuement, l'ascèse et la danse. Ils se nourrissent d'aumône ou de soupe populaire, dorment à la belle étoile. Le bouillonnement dans lequel mijotent ces jeunes gens arrive à cuisson parfaite à la fin de la première guerre mondiale, avec l'effondrement de « l'ancien régime »<sup>7</sup>, la perte de toute sécurité matérielle et spirituelle. Lorsque la valeur calorifique d'une liasse de billets devient plus importante que celle du charbon qu'il est possible de s'acheter avec, le succès des Saints de l'inflation est à son comble. Ceux issus des classes moyennes et de la petite bourgeoisie, ruinés par la guerre et l'inflation, préfèrent abandonner volontairement le peu qu'il leur reste plutôt que d'apparaître en position humiliante de déclassés. Inquiets, ébranlés, appauvris, les adeptes sont en attente d'un prophète, d'un rédempteur, à la recherche d'un guide, parfois protofasciste, d'une renaissance de l'âme.

7. Cf. Arno Mayer, *La Persistance de l'Ancien Régime. L'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Flammarion, 1983.

8. Ulrich Linse, *Barfüßige Propheten*, op. cit.

9. Klaus Theweleit, *Männerphantasien*, op. cit.

10. Comme ces « centaines de rédempteurs [qui] sillonnaient les rues de Berlin, des hommes aux cheveux longs, vêtus de haïres, qui se déclaraient envoyés par Dieu pour sauver le monde » (Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand*, op. cit.).

Dans le contexte de crise économique et politique, une autre personnalité émerge qui, sans avancer pied-nus, représente un « type mutant du Saint de l'inflation »<sup>8</sup>, à savoir Adolf Hitler. À l'instar des Saints de l'inflation, Hitler profite de ce sentiment de crise et de cette hyperinflation des sens, utilise les mêmes images métaphoriques et les mêmes mots-clés (redressement, rédemption). Nombre de ses déclarations antisémites ou nationalistes ressemblent à certains discours du renouveau religieux. L'hypervirilisme exalté par nombre de ces mouvements qui glorifient les qualités de la jeunesse est un autre point commun avec la culture du NSDAP. Cette conception de la masculinité traverse la société allemande du dix-neuvième et du début du vingtième siècle, comme le montre Klaus Theweleit dans sa remarquable étude sur les fantasmes masculins.<sup>9</sup> Cette proximité est confirmée par le témoignage de Sebastian Haffner qui, au moment de l'hyperinflation de 1923 (la tentative de putsch du leader nazi dans une brasserie de Munich date de novembre 1923), ne voyait pas autrement Hitler : un pauvre illuminé inoffensif parmi d'autres.<sup>10</sup>

Les Saints de l'inflation perdent presque toute influence après 1923, avec la stabilisation de la République de Weimar. Lorsque la crise de 1929 replonge l'Allemagne dans l'insécurité et réveille le désir de figures rédemptrices, le terrain est monopolisé par la figure d'Hitler, qui a su cristalliser autour de lui cet appétit de renouveau, ce désir régénérateur, cette soif de purification. Si certains anciens « prophètes aux pieds nus » disparaissent, d'autres se rallient au prédicateur nazi.

## Berlin sodome

Il est courant au tournant du siècle d'entendre les esprits chagrins, cols blancs et faux culs, dénoncer la dépravation des mœurs accompagnant le développement fulgurant des « métropoles », preuve parmi d'autres de l'imminence de la décadence occidentale chère à Ostwald Spengler. On rivalise en rumeurs pour savoir par exemple, de Paris ou Berlin, laquelle de ces deux villes s'écroulera la première dans le stupre et la fornication eschatologique.

Un personnage du livre motorisé *La 628-E8*, de l'écrivain français Octave Mirbeau, s'esouffle et se déforme dans une diatribe postillonnante pour convaincre ses interlocuteurs circonspects que Berlin est désormais la capitale de la pédérastie. Nous sommes en 1907. Le sieur rieur prénommé Albert conclut en reconnaissant que le vice n'épargne pas la France, mais que le vice allemand a ceci d'effrayant qu'il serait scientifique :

*Quand nous avons été vicieux, nous autres, - nous ne le sommes plus guère, la mode en est passée -, nous l'avons été légèrement, gaiement... Les Allemands, eux, qui sont pédants, qui manquent de tact, et ignorent le goût, le sont - comment dire? - scientifiquement... Il ne leur suffisait pas d'être pédérastes... comme tout le monde... ils ont inventé l'homosexualité...<sup>1</sup>*

Ceci dit, les fantasmes outragés de cet Albert ne diffament pas la réalité. Berlin est en effet d'une grande précocité en matière de libération sexuelle et de libération des mœurs et ce, bien avant l'avènement de la libérale République de Weimar. Dans l'Allemagne d'avant-guerre, les luttes pour l'émancipation homosexuelle, incarnées

par l'une de ses plus illustres figures militantes, le docteur Magnus Hirschfeld, et cristallisées autour du combat pour l'abolition du paragraphe 175 du Code pénal criminalisant depuis 1872 l'homosexualité, favorisent l'émergence dans les années 1920 d'une « scène homosexuelle » qui fait dire à certains que Berlin est devenue la capitale homosexuelle de l'Europe.<sup>2</sup>

C'est à Berlin que Magnus Hirschfeld fonde en 1919 l'Institut de sexologie, premier institut à s'intéresser et à mettre sur le même plan, à travers sa théorie du « troisième sexe », les différentes sexualités humaines. C'est aussi à Berlin que, dix ans plus tôt, dans un livre intitulé *Les Homosexuels de Berlin*<sup>3</sup> il décrit la vie de ces « pédérastes » qui peuplent cette « ville dévergondée » pour reprendre le vocable du personnage excité de Mirbeau. D'ailleurs, celui-ci se fait aussi l'écho de la lutte pour l'abrogation du paragraphe 175 en ces termes :

*- Et savez-vous qu'il s'est formé une ligue de ces messieurs, en vue d'obtenir l'abrogation d'articles gênants du code, qui les empêchent de... de... Et, frottant alternativement son nez et son front, il se mit à pouffer de rire, au grand dommage de mes joues et de mes narines...*

*- Oui, mon cher, une ligue... une ligue des Droits de l'homme et du pédéraste...*

En 1898, Hirschfeld participe en effet au lancement d'une pétition contre le paragraphe 175 - notons que parmi les signataires issus de l'intelligentsia européenne, se retrouvent les noms de Thomas Mann et Stefan Zweig. Sous la République de Weimar, l'application de cet article s'assouplit, et la tolérance à l'égard des homosexuels est telle que certains historiens s'autorisent aujourd'hui à prédire à rebours que, sans la montée du nazisme, cet article eût été abrogé avant la fin des années 1920. Il faudra finalement attendre 1994.<sup>4</sup>

Au moment de l'hyperinflation, l'image d'un « Berlin Sodome » se cristallise avec celle d'une ville qui s'effondre. On en retrouve une évocation dans le roman d'Hans Fallada, *Loup parmi les loups*, à travers la vision provinciale du désargenté von Prackwitz se promenant scandalisé sur la Friedrichstrasse - dans le quartier qui regroupe traditionnellement le centre des affaires, les banques, les administrations, les grands journaux : « Là-bas, à Neulohe [ville d'où venait von Prackwitz], on trouvait peut-être exagéré qu'un journal allemand appelât Berlin une Babylone, une sentine de vice, un marécage d'asphalte, une Sodome et une Gomorrhe. Mais il suffisait de flâner à Berlin une seule fois pour trouver trop anodines ces appellations. »<sup>5</sup> Dans cette avenue, von Prackwitz y croise mendiants et prostituées, de tous âges. Mais ce qui le choque au plus haut point, ce sont ces groupes homosexuels qui s'affichent, s'exhibent dans le passage joignant la Friedrichstrasse à Unter den Linden, là où il aimait autrefois flâner et où les boutiques sont désormais transformées en sex-shops ostentatoires. Le cœur du pouvoir s'est transformé en théâtre de la débauche : « le record de la bassesse était tenu par de jeunes sodomites. Vêtus en matelots, étalant une poitrine épilée, la cigarette à la bouche, ils se glissaient partout entre les passants, sans souffler mot, mais prodiguaient en revanche œillades et attouchements. »<sup>6</sup>

Remarquons qu'à l'instar du personnage de Mirbeau, celui de Fallada n'observe qu'une homosexualité masculine, feignant d'ignorer l'existence des femmes lesbiennes de Berlin. Néanmoins, les expressions publiques de l'homosexualité féminine dans la métropole allemande apparaissent, surtout à partir de 1924, à travers nombre de cafés, bars, cabarets, associations et clubs lesbiens.<sup>7</sup> C'est aussi en 1924 qu'est fondée la revue lesbienne *Die Freundin*.

Berlin, que l'hyperinflation a « pervertie », condamnant cette métropole à tous les vices et à toutes les misères, apparaît comme le résultat de la modernité décadente, opposée à une Allemagne provinciale, fief des valeurs traditionnelles. Von Prackwitz devant le spectacle que lui offre Berlin, en vient à sublimer sa ville de Neulohe, « une oasis vierge, comme un Eden d'innocence »<sup>8</sup>. L'hyperinflation, par sa violence et son imprévisibilité, signifierait aussi cela : le déchaînement des fantasmes et des illusions dans un monde devenu insaisissable.

1. Octave Mirbeau, « Berlin Sodome », dans *La 628-E8*, Fasquelle, 1907 [10/18, 1977 ; publié intégralement sur <www.leboucher.com>].

2. Cf. Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe : Berlin, Londres, Paris. 1919-1939*, Le Seuil, 2000.

3. Magnus Hirschfeld, *Les Homosexuels de Berlin*, Gay Kitsch Camp, Cahier Question de genre, 2001 [1908], préface de Patrick Cardon.

4. Cf. Florence Tamagne, *op. cit.*

5. Hans Fallada, *Loup parmi les loups*, *op. cit.*

6. *Ibid.*

7. Cf. Ruth Margarete Roelig, *Femmes lesbiennes de Berlin*, Gay Kitsch Camp, Cahier Question de genre, 2001 [1928, préfacé par le Dr Hirschfeld]. Ce texte est une sorte de guide (description de clubs et d'associations) sur la vie des lesbiennes à Berlin à l'époque.

8. Hans Fallada, *op. cit.*

## cabarets

Si, selon Simmel, le modèle du citoyen moderne est cet être blasé et réservé, feignant l'indifférence et l'aversion – toutes postures qui lui permettent de survivre dans le tumulte synchronisé et monétarisé des métropoles – notre bon vieux Georg, dont on ignore s'il aimait ou non s'amuser, omet néanmoins de signaler que l'homme moderne, aussi sinistre soit-il, trouvait, entre deux guerres, des occasions de se dérider et de faire tomber les masques des convenances sociales. S'il a déjà l'habitude de fréquenter les cafés, les théâtres, et puis les cinémas naissants, il est un lieu singulier qui émerge au tournant du siècle, et qui demeure aujourd'hui dans l'imaginaire comme un symbole fantasmé de la décadente République de Weimar, à savoir le cabaret.

Le cabaret allemand s'inspire du cabaret français du dix-neuvième siècle mais puise également dans l'héritage de ces lieux populaires en Allemagne que sont les Variétés (café-concerts), les *Tingeltangel*, les *Brettel*, ces petites scènes où l'on peut assister, en particulier à Berlin, à des spectacles (chansons, sketches, etc.) de qualité plus ou moins bonne, du moment que l'on boit. Le cabaret est à la jonction de la culture populaire et des courants artistiques avant-gardistes et bohèmes qui bouillonnent alors en Allemagne. Le mouvement expressionniste par exemple – mais c'est aussi le cas du Dadaïsme et de la Nouvelle Objectivité après la guerre – y trouve à ses débuts une scène privilégiée.

On considère *Das Überbrettel* comme le premier grand cabaret allemand – il peut accueillir 650 personnes. Il est fondé à Berlin en 1901 par le romancier et poète Ernst von Wolzogen, qui s'appuie sur la collaboration active d'un autre écrivain, Hanns Heinz Ewers<sup>1</sup>, en charge de la préparation et de l'écriture de la plupart des spectacles. Mais ce cabaret ne parvient pas à séduire le public, qui se limite d'ailleurs à la bourgeoisie berlinoise. La taille démesurée de la salle conduit Wolzogen à soumettre la qualité artistique aux impératifs économiques.



Les bonnes mœurs

« Je ne vois vraiment pas ce que le procureur a contre nos costumes ! On est au front contre l'homosexualité, tout comme lui ! » (retour de la censure sur les bonnes mœurs dans les cabarets en Prusse)  
Dessin : Eduard Thöny, *Simplicissimus*, n° 29, 22 novembre 1924

C'est à Munich, la même année, qu'il faut chercher un lieu emblématique, regroupant les principales caractéristiques de ce qui fera le cabaret allemand, tant du point de vue de la diversité sociale de son public, de l'audace de ses prestations artistiques, que du succès rencontré. *Die Elf Scharfrichter* (« Les Onze bourreaux ») est créé par un groupe d'artistes autour de Marc Henry, Leo Greiner et Otto Falckenberg, dans le sillage de la revue munichoise *Simplicissimus* et de l'œuvre iconoclaste de Frank Wedekind. Il renoue avec la tradition anti-bourgeoise du cabaret français. Le spectacle est composé d'une succession de saynètes chantées, d'interventions satiriques et théâtrales. Toute l'avant-garde artistique munichoise s'y retrouve, sur scène et jusque sur les murs de la salle, ornés des œuvres d'artistes appartenant pour la plupart aux revues *Jugend* et *Simplicissimus*, tel Bruno Paul, auteur d'une tête de mort perruquée et plantée d'une hache qui accueille le public à l'entrée.<sup>2</sup>

Le cabaret, après la guerre, est un vaste chaudron, aux formes et aux publics variés. Il se développe un peu partout en Allemagne mais plus particulièrement à Berlin, qui devient la « capitale » du cabaret allemand. Dans de nombreux cabarets, les ouvriers se mêlent à la bohème artistique, aux « marginaux », et aux bourgeois et aristos venus là pour s'encanailler. Le cabaret allemand a la singularité, se distinguant par là du cabaret français, d'intégrer de multiples formes artistiques et thèmes de prédilection : on y trouve de la chanson réaliste, du « grand guignol », des shows érotiques, du théâtre, de la danse<sup>3</sup>, des spectacles de variété plus traditionnels et des formes d'expression directe qui s'apparenteraient aujourd'hui à des « interventions » ou des happenings. Sont mis en avant la révolte sociale, la satire politique<sup>4</sup>, la critique de la morale bourgeoise (libération sexuelle, érotisme, etc.), mais parfois aussi, en particulier pendant la première guerre, le nationalisme, ou encore l'antisémitisme. L'univers des cabarets est foisonnant, là « où le vulgaire côtoie le sublime, le rire côtoie le tragique »<sup>5</sup>.

Avec la crise économique et l'inflation, les cabarets prennent de l'ampleur. « Berlin cherche [alors] à oublier sa misère dans les plaisirs les plus divers et les plus excentriques. Tout l'Ouest de Berlin devient la capitale des plaisirs. Entre le Kurfürstendamm et la Kantstrasse se multiplient les cabarets artistiques où s'expriment et se rencontrent des artistes d'avant-garde, de Tucholsky à Kästner, mais aussi les chansonniers à la mode. »<sup>6</sup> Des rengaines (les « *Schlager* ») reprennent les thèmes de la misère, de la prostitution, de la mendicité et de la pègre. On en retrouve des échos dans les opéras célèbres de Bertolt Brecht (*L'Opéra de quat'sous* en 1928, *Mahagonny* en 1930).

1923 semble marquer une césure, ou plutôt une gradation dans l'évolution du cabaret. À partir de cette année en effet, les formes d'expression qui animent les scènes des

1. Pour une évocation d'Ewers, cf. Ian Geay, « La Chrysalide du cochon. Petit précis d'entomologie forensique à l'usage des parents pour expliquer à leurs enfants ce qu'est la mort et accessoirement la littérature », *quoique*, n° 2, 2013, <quoique.net>.

2. Cf. Jean-Michel Palmier, « Les Cabarets de Berlin (1914-1930) », *Cause commune*, n° 1, « Les Imaginaires », 10/18, 1976. Voir également Louis Brunet, « Le Cabaret des Elf Scharfrichter », *Que Vlo-Ve ?*, série 3, n° 16, octobre-décembre 1994 ; Lionel Richard, *Cabaret, cabarets. Origines et décadence*, Plon, 1993.

3. L'importance de la danse dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres est non négligeable. On retiendra ici la « scandaleuse » Anita Berber, célèbre danseuse immortalisée, entre autres, par Otto Dix, qui fut une des premières danseuses nues, et dont on n'ignorait ni la bisexualité, ni l'addiction à la cocaïne. Cf. Mel Gordon, *The Seven Addictions and Five Professions of Anita Berber: Weimar Berlin's Priestess of Depravity*, Feral House, 2006. Voir aussi l'influence à l'époque du chorégraphe et théoricien Rudolf Laban, cf. Annie Suquet, *L'Éveil des modernités. Une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, éditions du Centre National de la Danse, 2012.

4. Jusqu'à l'émergence de cabarets « rouges » dans les années 1920.

5. Jean-Michel Palmier, *op. cit.*

6. *Ibid.*

cabarets, en particulier berlinois, se débri- dent. Les spectacles érotiques et provoca- teurs, défiant les flics et la censure, se mul- tiplient. On voit émerger de nouveaux cabarets, expression de l'affirmation de nouveaux publics : *L'Eldorado* fréquenté par les travestis, *L'Admirable* par des homo- sexuels, ainsi que des clubs et boîtes les- biens, telles que *Le Scorpion*. Un théâtre am- bulant, le théâtre d'Eros, qui s'occupe également d'organiser des fêtes et des pro- jections de films, circule dans Berlin, don- nant des représentations dans des lieux par- fois improvisés (appartements, etc.)<sup>7</sup>. L'image décadente du cabaret sous la Répu- blique de Weimar se construit véritable- ment à partir de 1923-1924. Jean-Michel Palmier, dans son étude sur le cabaret allemand, remarque que « dans les années qui précédèrent la montée du nazisme, à Berlin notamment, le cabaret semble pren- dre une importance unique. Plus la crise so- ciale et économique devient catastrophique, plus l'avidité à l'égard des plaisirs, des divertissements les plus scabreux est im- portante. »<sup>8</sup> Les nazis instrumentaliseront une vision apocalyptique de ces années, en- tre criminalité et corruption des mœurs, prostitution et déviances sexuelles. Le na- tional-socialiste Otto Strasser ne dit pas au- tre chose dans ses mémoires, quand il re- vient sur la période de stabilisation économique qui suit l'hyperinflation : « La culture allemande, les mœurs, la littérature, le théâtre et le film devaient se ressentir de cette période dangereuse et troublée où la morale sombrait, dans un besoin d'oubli, de griserie, de sensations violentes et de plai- sirs excentriques. Les clubs de nuit surgi- rent comme des champignons après la

pluie ; des danseuses nues s'exhibaient aux applaudissements d'un public ivre de vin et de lubricité. C'était l'époque des sadiques morbides, de l'amour dans un cercueil, du masochisme le plus cruel, des maniaques de tous genres ; c'était l'âge d'or des homo- sexuels, des astrologues, des somnambules. Personne, certes, n'a oublié les retentissants procès du monstre Kürten, le vampire de Düsseldorf, et de Haarmann. »<sup>9</sup>

Enfin, à gauche, le magistère moral d'un Adorno sur la vie intellectuelle d'après- guerre vient durablement refroidir tout in- térêt pour la période de l'hyperinflation. Son mépris profond pour « l'industrie cultu- relle »<sup>10</sup> tend à réduire cette époque à ses « excentricités », en déclarant notamment que « l'occultisme est la métaphysique des idiots »<sup>11</sup>, reléguant ainsi aux oubliettes de l'histoire la complexité, les aspérités et les fulgurances de ces années.

Toute l'ambivalence de cette époque réside peut-être dans cette image immorale et fas- cinante, donnée par Strasser, qui est à la fois fidèle à la réalité – ou tout au moins à une réalité – et, en même temps, en tant qu'image, réductrice et fantasmée.

7. Cf. Lionel Richard, *La Vie quotidienne sous la Répu- blique de Weimar 1919-1933*, Hachette, 1983. Notons qu'en 1923 nombreux étaient les appartements bourgeois qui se louaient pour l'organisation de grandes fêtes plus ou moins effrénées.

8. Jean-Michel Palmier, *op. cit.* C'est ce qu'on constate également à la lecture de *Voluptuous Panic: The Erotic World of Weimar Berlin*, de Mel Gordon (Feral House, 2000), où une riche iconographie couvre la période allant de 1924 au début des années 1930.

9. Otto Strasser, *Hitler et moi*, Grasset, 1940. Le tueur en série Peter Kürten est surnommé le « vampire de Düsseldorf » parce qu'il boit le sang de ses victimes. Il inspire notamment à Fritz Lang le personnage de son film *M. Le Maudit*. Fritz Haarmann, connu de son côté comme le « loup garou » ou encore le « boucher de Hanovre » est un tueur en série accusé du meurtre de vingt-quatre jeunes hommes entre 1918 et 1924.

10. Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, *La Dialectique de la raison*, Gallimard, 1974 [1944].

11. Theodor W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Payot, 2003 [*Minima Moralia. Reflexionen aus dem beschädigten Leben*, rédigé entre 1944 et 1949].

Fidèle, car le bouillonnement culturel et ar- tistique des années 1920, dont le cabaret est à la fois une des expressions symptoma- tiques, mais aussi une expression parmi des centaines d'autres, peut être interprété comme la remise en question radicale des codes sociaux, moraux et sexuels de la so- ciété traditionnelle allemande ; le choc pro- voqué par l'hyperinflation (sans oublier la Première Guerre mondiale), chaos total et stupéfiant, « entropique », a libéré des éner- gies, de manière spectaculaire, désordonnée et incontrôlable.

Fantasmée, car le foisonnement et l'enche- vêtrement d'une multitude de facteurs ren- voient d'abord une vision vertigineuse et kaléidoscopique de cette époque qui rend impossible une représentation générale, sans qu'intervienne l'imagination, ame- nant l'observateur à construire une image de la réalité à sa convenance. D'autre part, ce dont il est question dans ce texte se can- tonne aux grandes villes (et particulière- ment à Berlin) et à certains milieux sociaux – nous ne sous-estimons pas des formes comparables d'agitation dans d'autres grandes villes européennes, comme Vienne par exemple. Surtout, il faut garder à l'es- prit que l'hyperinflation de 1923 a d'abord été une crise politique et économique d'une violence extrême qui plongea une grande partie de la population allemande dans la misère. 1923 fut un moment paroxystique de l'antagonisme social qui émergea au sor- tir de la guerre. 1924 marque le début du reflux du mouvement révolutionnaire alle- mand (répression, stabilisation écono- mique, etc.), réduisant, sans pour autant que cela soit négligeable, la critique de l'or- dre politique et social à la sphère culturelle, aux arts et aux mœurs.







